



Jung. ob  
An



2900.

Leltzkau



1811



LA COQUETTE  
CORRIGÉE,  
COMÉDIE

EN CINQ ACTES EN VERS.

Par M. DELANOUE.

*Représentée pour la première fois sur le Théâtre  
de la Comédie Française le lundi 23 février 1756.  
Reprise le 29 Novembre de la même année.*

---

Le prix est de 30 sols.

---



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques,  
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît,  
au Temple du Goût.

---

M. DCC. LVII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

LA COQUETTE  
CORRIÈRE  
COMÉDIE  
EN CING ACTES EN VERS  
Par M. LEMOINE

Paroisse de ...  
le ...  
le ...



...  
...  
...  
...  
...





A MONSEIGNEUR  
DE MONTMORENCY  
LUXEMBOURG,

DUC de Luxembourg, de Montmorency  
& de Piney, Pair & premier Baron  
Chrétien de France, Chevalier des Ordres  
du Roi, Capitaine des Gardes du Corps  
de Sa Majesté, Lieutenant-Général de ses  
Armées, Gouverneur de la Province de  
Normandie, &c. &c.



ONSEIGNEUR,

*JE jôuis aujourd'hui du plus flâteur de  
tous vos bienfaits, vous me permettez de ren-  
dre ma reconnoissance publique. Quelle satis-  
faction pour moi de devoir mon bonheur au  
protecteur le plus estimable! quelle gloire d'oser  
le publier!*

A 2

Il est des formes sous lesquelles la fortune se seroit vainement présentée à moi ; il est des mains qu'elle auroit eu tort d'emprunter pour me distribuer ses faveurs ; en choisissant la vôtre, quel prix n'a-t-elle pas ajouté à ses bienfaits ?

La noblesse de votre nom aussi illustre ; aussi ancien que la monarchie , l'éclat de vos dignités , l'autorité qu'elles vous donnent , tant de titres , tant d'emplois honorables , dont aucun n'est dû à la faveur , vous avoient dès longtems soumis mon esprit , vous avoient attiré tous mes respects. Mais, MONSEIGNEUR , la noblesse de votre ame au-dessus de celle de votre nom , l'usage de cette autorité qui n'est entre vos mains qu'un exercice continuel d'humanité & de bienfaisance , votre sensibilité pour les malheureux , votre amour pour les Arts , tant d'autres qualités qui vous sont personnelles ont entraîné mon cœur , ont fixé tous mes sentimens. Oui , MONSEIGNEUR , je vous dois tout , & mon desespoir est de ne pouvoir exprimer combien j'aime à vous tout devoir.

Cet ouvrage même que vous me permettez de faire paroître sous votre nom, quels droits n'avez-vous pas sur lui !

En me faisant admettre à ces spectacles uniques auxquels le goût & la délicatesse présidoient, où tout ce qu'il y a de grand & d'illustre en France se plaisoit à contribuer aux délassemens d'un Maître adoré & si digne de l'être, votre puissante protection m'a transporté dans un monde que sans vous je n'aurois jamais pu connoître : c'est à la Cour, c'est dans ce monde nouveau pour moi, que j'ai pu étendre mes idées, épurer mon stile, & reconnoître en passant cette foule de différens caractères que des yeux plus clairvoyans que les miens auroient pénétré, & qu'un pinceau plus exercé auroit sçu peindre.

Si j'ai osé faire la critique de quelques-uns de ces caractères, j'avoüe sans flaterie qu'il me seroit beaucoup plus facile de faire l'éloge de beaucoup d'autres ; si sur ce théâtre on rencontre des vices & des ridicules, on y voit aussi

*des exemples sublimes de défintéressement , de probité , de toutes les vertus : combien de traits en pourrois-je citer ? Mais, MONSEIGNEUR, il en est auxquels il seroit trop aisé de vous reconnoître : on y verroit trop à découvert les motifs de cette estime , de cette considération universelle & constante dont vous y jouissez : on y verroit que je ne suis pas à beaucoup près le seul témoignage que vous faites le bien pour l'unique plaisir de le faire.*

*J'ai l'honneur d'être avec le respect le plus profond & la reconnoissance la plus vive ,*

MONSEIGNEUR ;

DE VOTRE GRANDEUR ;

Le très-humble & très-  
obéissant Serviteur  
DELANOUE.

PERSONNAGES

JULIE, jeune femme  
LE VIEUX COMTE  
LE JEUNE COMTE  
LE MARQUIS  
LE VICOMTE  
LE CHEVALIER  
LE BARON  
LE SEIGNEUR  
LE COMTE  
LE MARQUIS  
LE VICOMTE  
LE CHEVALIER  
LE BARON  
LE SEIGNEUR

**LA COQUETTE**  
**CORRIGÉE,**  
**COMEDIE.**

PERSONNAGES

JULIE, jeune femme  
LE VIEUX COMTE  
LE JEUNE COMTE  
LE MARQUIS  
LE VICOMTE  
LE CHEVALIER  
LE BARON  
LE SEIGNEUR  
LE COMTE  
LE MARQUIS  
LE VICOMTE  
LE CHEVALIER  
LE BARON  
LE SEIGNEUR

A 4

---

## PERSONNAGES.

JULIE, Jeune *Veuve Coquette*.  
ORPHISE, *Tante de Julie*.  
LA PRESIDENTE, *Femme du monde*.  
ROSETTE, *Suivante de Julie*.  
LE MARQUIS.  
LE VIEUX COMTE.  
CLITANDRE.  
ERASTE.  
UN LAQUAIS.

*La Scène est à Paris dans un Salon commun  
aux appartemens d'Orphise & de Julie.*

---

NOTA. J'ai vu souvent dans les Provinces beaucoup d'embaras, ou beaucoup de négligence dans la maniere de placer les Acteurs. Comme on fait à Paris beaucoup de réflexions sur cet article, qui souvent est de grande conséquence pour le jeu, je crois avoir trouvé un moyen bien simple de transporter dans l'imprimé cet arrangement tout fait. Au commencement de chaque Scène, j'ai toujours nommé le premier, celui qui doit être le plus proche de la Loge du Roi, & les autres successivement. Personne n'ignore que la Loge du Roi est toujours à la gauche des Acteurs.

Les cédilles marquent les retranchemens qu'on a faits au Théâtre.



LA COQUETTE  
CORRIGÉE,  
COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.



H Clitandre c'est vous ! Ma joie en est  
extrême ;

Je devois envoyer chez vous ce matin même,  
Je voulois vous parler.

A v

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux

De pouvoir deviner &amp; remplir tous vos vœux.

Mais, Madame, avant tout, dites-moi je vous prie

Quel est le but, l'objet d'une plaisanterie

Que l'on me fait, &amp; dont vous êtes de moitié ?

ORPHISE.

De moitié ? moi, Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui vous. Notre amitié

Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent :

Lisez.

*Il donne un billet à Orphise qui regarde la signature,  
& dit :*

» Julie ! Enfin mes projets réussissent.

Billet.

» Vous ignorez sans doute que c'est à moi à répondre de  
 » la conduite de mon aimable tante : peu s'en faut qu'elle  
 » ne m'ait fait confidence des sentimens qu'elle a pour  
 » vous, & je prétends juger par moi-même si vous les  
 » méritez : ainsi, Monsieur, préparez-vous à subir  
 » l'examen le plus sévère ; & surtout faites provision  
 » de bonnes raisons pour justifier à votre âge & votre  
 » éloignement pour les nièces, & votre goût déterminé  
 » pour les tantes. Julie.

ORPHISE continue.

Quel éclaircissement exigez-vous de moi ?

Ce billet est très-clair.

C L I T A N D R E.

Vous riez, je le voi.

O R P H I S E.

Pourquoi donc ? Je n'osois avouer ma défaite ,  
Et de mes sentiments ma nièce est l'interprète :  
Je la remercierai.

C L I T A N D R E.

Cessez de plaisanter.

O R P H I S E.

Mon amitié pour vous ne sçauroit s'augmenter,  
Clitandre ; j'aime en vous cet heureux caractère  
Qui vous rend à la fois agréable & sincere ;  
Cet esprit dont le ton plaît à tous les Etats ;  
Que la science éclaire , & ne surcharge pas,  
Dont l'effor libre & pur parcourant chaque espace  
Badine avec justesse , & raisonne avec grace. . . .  
Ne m'interrompez pas.

C L I T A N D R E.

Madame, ce portrait

Me ressemble si peu. . . .

O R P H I S E.

La vérité l'a fait.

Mais je sçai que votre ame est bien plus belle encore.

C L I T A N D R E.

Avec profusion votre main me décore :

Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit ,

A 6

C'est assez me flâter , je voudrois être instruit.  
Cette Lettre. . . . .

O R P H I S E.

Est l'effet de mon heureuse adresse :  
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma nièce.

C L I T A N D R E.

Quoi , ce projet encor occupe votre esprit ?  
Votre nièce l'ignore , ou sans doute elle en rit.  
Mais pour l'exécuter quel rare stratagème ? . . .

O R P H I S E.

Il faut que vous l'aimiez.

C L I T A N D R E.

Moi , Julie !

O R P H I S E.

Oui vous-même.  
Bien plus , je vous réponds du plus tendre retour.

C L I T A N D R E.

Le cœur de votre nièce est-il fait pour l'amour ?

O R P H I S E.

Je connois comme vous cette ardeur vagabonde  
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand monde ;  
Je sçai qu'elle est coquette , & qu'à tout l'univers  
Sa vanité voudroit faire porter ses fers ,  
Envahir tous les cœurs , briller sans concurrence :  
Désfier enfin sa beauté qu'on encense.  
Si je l'accuse ici ce n'est point par humeur  
Je l'aime , & je voudrois assurer son bonheur.  
Quand son époux mourut , victime de mon zèle ;

Retraite, amis, maison, j'ai tout quitté pour elle :  
Je n'ai point revêtu l'air farouche & grondeur,  
Ni d'une surveillante affecté la rigueur ;  
Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe :  
Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie ;  
Sous ce titre, en tous lieux j'accompagne ses pas,  
J'écarte les dangers, je prévien les éclats ;  
Ne pouvant l'arrêter, je la suis : ma prudence  
Préfide à sa conduite, en bannit l'indécence ;  
Et toujours occupée à régler ses desirs,  
Je parois seulement partager ses plaisirs.

## C L I T A N D R E.

Je sçai jusqu'à quel point vous êtes estimable :  
Mais Julie après tout n'est point si condamnable,  
Tout la porte au plaisir, sa fortune, son rang ;  
De ces brillans défauts son âge est le plus grand ;  
Et quoique du devoir elle étende la chaîne,  
Elle résiste encor au torrent qui l'entraîne.  
Mais pesez vos desseins. Qui, moi la réformer ?  
Je ne connois en moi rien qu'elle puisse aimer.  
Je le sens à regret ; mais j'ose vous le dire ;  
Le moindre Petit-Maître obtiendra plus d'empire.

## O R P H I S E.

Non. Tous nos merveilleux près d'elle ont échoué,  
Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.  
Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes.

Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes ;  
 Mais en les fouettant elle échappe à leurs traits,  
 Et du sien jusqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent : mais songez donc, Madame ;  
 Qu'en voulant allumer une imprudente flâme  
 Je pourrois le premier en être consumé.  
 Pour braver tant d'attraits suis-je assez bien armé ?  
 Veuve & très-jeune encor, riche, spirituelle,  
 Fièrre de vingt talens, aimable autant que belle,  
 Mes yeux long temps fixés sur tant d'appas divers  
 Pourroient faire à mon cœur oublier ses travers ;  
 Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connois, Clitandre,  
 Lorsqu'à tant de beauté vous craignez de vous rendre  
 Ce n'est là qu'une excuse, un honnête détour.  
 La vertu seule a droit d'allumer votre amour ;  
 Jusqu'à ce jour ma nièce a conservé la sienne ;  
 Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne ;  
 Vous pensez comme moi sur cet article-là.  
 D'un danger si pressant de grace arrachons la.  
 Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincère.  
 Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.

Déjà plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur  
Des desirs inquiets d'obtenir ce bonheur ;  
Déjà depuis longtems ma raison en allarmes  
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes :  
De toutes ses erreurs peu tranquile témoin ,  
Je la fuis à regret , & l'admire de loin.  
Ainsi vous le voyez , l'épreuve est dangereuse.

O R P H I S E.

Elle vous aimera. Son sort est d'être heureuse.

C L I T A N D R E.

Je ris de vous entendre , & vous me ravissez  
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.  
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe ?

O R P H I S E.

Oh je vais vous le dire : écoutez-moi de grace.  
Depuis près de deux mois, habile à tout saisir,  
Je conduis mon projet sans vous en avertir.  
J'ai toujours remarqué que la grande folie,  
Que le goût dominant de ma chere Julie,  
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,  
Que d'affervir les cœurs soumis à d'autres loix.  
Un amant quel qu'il soit la trouvera rebelle,  
Mais qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle ;  
Et pour se l'attacher il n'est feintes , détours ,  
Ruses , dont son orgueil n'emprunte le secours.  
Elle attaque, on résiste ; elle presse, on lui cède ;

Mais un est-il soumis, un autre lui succède.  
 Pour fixer ses regards sur ce que vous valez,  
 J'ai dit que vous aimiez; mais que vos feux voilés  
 Remplissant tous les vœux d'une amante sincère,  
 Couvroient votre bonheur des ombres du mystère;  
 Que je la défois de troubler vos plaisirs  
 Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos desirs,  
 Et que votre conquête à ses yeux interdite  
 Supposoit dans une autre un plus rare mérite.  
 Son cœur a pris l'essor, & ses émotions  
 Ont d'abord éclaté par mille questions;  
 J'ai feint de badiner; l'atteinte étoit portée:  
 Lorsque vous paroissiez, je l'ai vûe agitée  
 Suivre partout vos yeux, peser tous vos discours,  
 Chercher avidement l'objet de vos amours,  
 Et toujours cependant employer tous ses charmes  
 Afin de vous forcer à lui rendre les armes.  
 D'ordinaire sur moi vos regards se perdoient,  
 Les siens en même-tems sur moi se confondoient:  
 A cent petits égards, votre amitié fidelle  
 Mille fois m'a donné l'avantage sur elle;  
 Ses soupçons balançoient, ils se sont appuyés,  
 Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Hé bien, si notre amour eût été véritable,  
 Le moyen d'excuser ce trait abominable?

O R P H I S E.

Il ne l'est point : pourquoi le prendre au sérieux ?

C L I T A N D R E.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.

Penserait-elle à moi si sa maligne adresse

N'y trouvoit le plaisir d'enlever ma tendresse.

A qui ? . . . Fort bien ; riez.

O R P H I S E.

Je ris de ce courroux :

Son caractère est-il une énigme pour vous ?

Sa fierté vous défie ; allons , entrez en lice ;

En vous faisant aimer confondez sa malice :

Entraînez , séduisez , humiliez son cœur ,

Et forcez son orgueil à connoître un vainqueur.

Quoi donc, vous balancez ! Quelles sont vos allarmes ?

Vous le sçavez , Julie étincelle de charmes ;

La nature a versé sur elle avec plaisir

Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir.

L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiète ,

Mais qu'elle aime une fois , & la voilà parfaite :

Un véritable amour , au sein de la vertu

Va fixer pour jamais son cœur trop combattu :

Ces mêmes qualités qui causent notre flâme ,

Un honnête homme aimé les transmet dans notre ame.

De mille sots amours son cœur s'est garanti ;

Sans le vôtre comment peut-il être assorti ?

Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire ?  
Son sort est de plier sous un digne adverfaire ,  
Et le mien est de voir heureux & réuni  
Ce que j'ai de plus cher , ma nièce & mon ami.

CLITANDRE.

Je cède , & vais tenter cette grande entreprise ,  
Mon penchant m'enhardit , votre espoir m'autorise.  
Mais pour me mettre au fait , quel est l'amant du jour ?

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Eraſte & ſon amour ?

ORPHISE.

Le vieux Comte le chaffe ; & ce choix ridicule  
Cache un plus noble feu qu'elle ſe diſſimule ;  
Voyez-la , parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reſte dans ces lieux ;

Je veux tout obſerver d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va ſe groſſir , on vient , & je vous quitte :  
Adieu mon cher neveu.

CLITANDRE *ſeul.*

C'eſt aller un peu vite :

Il ſ'en faut que ſa nièce & moi ſoyons d'accord ,  
Allons ſans nous flatter ſecondons ſon effort.

## SCÈNE II.

ERASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

**E**RASTE chez Julie ? Est-ce-là ta promesse ?  
Qu'y viens-tu faire, dis ?

ERASTE.

Abjurer ma foiblesse ;  
Du plus sanglant reproche accabler à tes yeux  
L'objet le plus perfide & le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort ?

ERASTE.

Qui, moi ? Je la déteste.

CLITANDRE.

Je ne m'en doutois pas.

ERASTE.

Oh ! Je te le proteste !

Ce n'est plus un amour masqué par le dépit  
Qui s'irrite, & s'apaise après un peu de bruit ;  
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire :  
Je cours l'exécuter, & je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir :

Mais j'en augure mal puisque tu veux la voir ;

Qui gronde une volage est encore fidelle,  
 Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle.  
 Cours chez Lucile; un mot va te rendre innocent.  
 Ton amour pour Julie éteint presqu'en naissant,  
 Est encor ignoré de cette fille aimable;  
 Ce secret revelé te rendroit plus coupable;  
 Vas: je l'ai disposée à te bien recevoir.

ERASTE *tirant de sa poche une Lettre.*

Tiens; reconnois Julie & le trait le plus noir.  
 Hier détestant Julie & sa flâme inconstante,  
 Je me fais annoncer chez ta belle parente;  
 Dans ses yeux où son ame étalloit sa candeur;  
 Je lis en rougissant mon crime & son ardeur:  
 Je tombe à ses genoux muet & plein d'allarmes...  
 Je reçois mon pardon arrosé de ses larmes;  
 Attendri, pénétré d'amour & de remords;  
 Pour me justifier je fais d'heureux efforts;  
 Lucile s'y prêtoit, & sa bouche timide  
 Me traitoit de volage; & non pas de perfide...  
 C'est dans ce même instant qu'un demon envieux  
 M'accable, la détrompe, & l'insulte à mes yeux.

*Il donne le billet à Clisandre.*

CLITANDRE *lit.*

» De grace, Madame, débarrassez-moi d'Eraste.  
 » L'hommage qu'il s'avise de me rendre afflige votre  
 » amour propre sans flater le mien, & vous devriez

prendre un peu plus de soin de conserver vos conquêtes ;  
 il m'a menacée de retourner à vous ; soyez, je vous  
 prie, assez généreuse, pour ne me le point renvoyer.

JULIE.

E R A S T E.

Hé bien, que diras-tu.

C L I T A N D R E.

Que Julie est sincère :

Qu'il faut pour ton honneur l'oublier, &amp; te taire.

E R A S T E.

Me taire ! oh la coquette apprendra désormais  
 A respecter l'Amour, à le laisser en paix :  
 A voir d'autres beautés partager son empire,  
 A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire :  
 Et je veux préserver de ses fers odieux  
 Cent crédules amants que séduiroient ses yeux.  
 Je l'attens. Lorsqu'au gré du courroux qui m'amène ;  
 Mes discours insultans auront bravé sa haine,  
 Je cours dans vingt maisons, des plus vives couleurs  
 Peindre sa fausseté, ses travers, ses noirceurs,  
 Et livrant au public l'esprit dont elle brille,  
 J'imprime ses billets, & je les apostille.

C L I T A N D R E.

Tu lui feras justice, & pour moi j'y consens ;  
 Les besoins du courroux sont des besoins pressans ;  
 Contente-les, mon cher ; quand tu feras tranquille  
 Je te demanderai ce qu'en pense Lucile.

ERASTE.

Oh ! Lucile est trop bonne ; elle m'a deffendu  
De la voir , d'éclater , mais...

CLITANDRE.

Je l'avois prévu.

Resiste à ses conseils , vas , cours te satisfaire ,  
Dépêche ; car demain tu n'en voudras rien faire.

ERASTE.

Je le voudrai demain , dans dix ans.

CLITANDRE.

Non , crois moi.

Réfléchis un moment , tu rougiras de toi.  
Que t'a donc fait Julie ? & pourquoi ta vengeance  
La veut-elle punir de ta propre imprudence ?  
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux ,  
Ton infidélité n'étoit pas dans ses yeux ,  
Elle étoit dans ton cœur ; seul il fit l'injustice ,  
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.  
Ton dépit , ton courroux n'est encor qu'imprudent ,  
Il devient criminel si tu vas plus avant.  
Tu cherchas à lui plaire & tu plûs à Julie.  
Ne fut-ce que deux jours , elle fut ton amie ;  
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi  
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi ;  
Regards , billets , discours , signe de toute espece ,  
Du plus profond secret supposoient la promesse ;  
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier

Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier ;  
 Des devoirs de l'amant sois quitte, elle est volage.  
 Le secret en est un dont rien ne te dégage ;  
 Elle est femme, elle rompt de perfides liens,  
 Sois homme, tes sermens doivent survivre aux siens.  
 Laissons le petit-maître, & l'impudent cynique  
 S'abreuver de scandale & vivre de critique,  
 Et sans frein, sans pudeur déchirer de leurs traits  
 Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits ;  
 Laissons cette vermine orgueilleuse & sans ame  
 Se parer des débris de l'honneur d'une femme :  
 Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot,  
 L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

E R A S T E.

Mais enfin quand Julie....

C L I T A N D R E.

Hé ! finis. Ta colere

N'a pas le sens commun. Monsieur cherchoit à plaire,  
 Auprès d'une coquette il n'a pas réussi,  
 C'en est fait ; pour jamais son honneur est noirci.

E R A S T E.

Quoi ! tu n'approuves pas....

C L I T A N D R E.

J'admire ma bêtise

D'opposer des raisons à semblable sottise.  
 C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,  
 Et personne avant toi n'éprouva pareil tour.

Une femme coquette ! ah ! bon dieu quel prodige !  
 Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige ,  
 Et des belles surtout le scrupuleux troupeau  
 Va frémir , au récit d'un forfait si nouveau.

ERASTE.

Mais je prétens au moins....

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile,

Elle t'aime , aime la ; la vengeance est facile.  
 Que tardes-tu , dis-moi ? Bientôt ton successeur....

ERASTE.

Quel est-il ?

CLITANDRE.

Lisimon.

ERASTE.

Lisimon ?

CLITANDRE.

Oui ; d'honneur.

Sa tante me l'a dit.

ERASTE.

Qui ! ce vieux militaire ,  
 Estimable , il est vrai , mais si peu fait pour plaire ?  
 Que depuis quatre mois le Marquis son neveu ,  
 Malgré tant de leçons à façonné si peu ?

CLITANDRE.

Oui , te dis-je.

ERASTE.

Cet homme est-il fait pour Julie ?

C'est

C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise coppie ;  
Véridique , borné , par conséquent murin ,  
Qui voudra de l'amour Oh ! parbleu , mon chagrin  
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre ,  
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare.

CLITANDRE.

Il paroît.

## SCENE III.

ERASTE, LE COMTE, CLITANDRE.

LE COMTE *embrassant Eraste.***H**É ! bon jour , mon très-cher.

ERASTE.

Quel transport ?

Il m'étouffe.

CLITANDRE.

Oh ! jadis on embrassoit bien fort.

ERASTE.

Et surtout son rival.

LE COMTE.

Moi , ton rival ?

ERASTE.

Sans doute.

Il n'en conviendra pas , il est modeste.

LE COMTE.

Écoute.

B

Tu railles ; mais crois-moi , dans mes jours libertins  
 Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins ,  
 Je sçavois les réduire ; & plus d'une Julie  
 De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ERASTE.

Bon ! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais Erasfe , à ton air moitié triste & moqueur ,  
 On dirait qu'un congé ... mais de la bonne espee...

ERASTE.

Il est vrai

LE COMTE.

*bas.*

Bon. Julie a rempli sa promesse.

*haut.*

La perfide ! as-tu fait , dis-moi , bien du fracas ?  
 Hé bien ; conte-moi donc ton pitoyable cas :  
 Julie....

ERASTE.

Oh ! s'il vous plaît , vous le sçavez d'un autre :  
 Et vous-même bientôt nous conterez le votre.

LE COMTE.

Le mien ! pauvre jeune homme ! il est désespéré.  
 Crois-moi ; c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE.

Pour toujours ?

LE COMTE.

Oui ; malgré votre surprise extrême ;  
 C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

CLITANDRE.

D'elle-même.

LE COMTE.

Oui, vous-dis-je.

CLITANDRE.

Oh, oh, c'est tout de bon.

Erafte, qu'en dis-tu ?

ERASTE.

Que Monsieur a raison ;  
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse ;  
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse.

LE COMTE.

Comme on blame les gens que l'on ne connoît pas !  
Sçavez-vous que Julie avec tous ses appas,  
Ne me sembloit d'abord qu'une franche coquette ?  
Rien qu'une écervelée ; oui, je vous le repette.  
J'ai connu mon erreur en la voyant de près.  
Sa candeur, son bon sens égale ses attraits.  
Je l'entretins hier une heure en confidence,  
Je fus, je l'avouerai, charmé de sa prudence,  
De sa sincérité, là... de sa bonne foi.  
Allez lui demander, elle m'estime, moi.  
Vous riez ? Oh ! parbleu, Messieurs de la jeunesse,  
Vous irez faire ailleurs admirer votre espece.

SCENE I V.

ERASTE, LE MARQUIS, LE COMTE,  
CLITANDRE.

LE MARQUIS.

**B**ON JOUR, mon oncle. Hé bien, nous avons réussi,  
Vous êtes en faveur; Eraste... Ah! te voici?  
Tu n'es plus à Julie, & j'ai rompu ta chaîne:  
Demain, le Président te cede Célimène,  
Nous avons hier au soir pris nos arrangemens,

ERASTE.

Pour d'autres que pour moi conserve tes présens.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir; mon oncle prend ta place,  
Tu lui cedes Julie.

ERASTE.

Oh! de fort bonne grace,

LE MARQUIS.

Hé oui, mon cher, hé oui, c'est comme il faut agir.  
Regretter une femme! il en faudroit rougir.  
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole?  
Une vous quitte? Hé bien, une autre vous console,  
On se convient? Tant mieux, entiere liberté,  
On se déplait? Bon soir; chacun de son côté,

E R A S T È.

Vos conseils sont fort bons , & j'en vais faire usage.  
 Clitandre , je t'attens pour finir ton ouvrage.

C L I T A N D R E.

Une affaire m'arrête , & je veux l'achever.  
 Chez Lucile à l'instant je vais te retrouver.

S C E N E V.

LE MARQUIS, LE COMTE,  
 CLITANDRE.

L E M A R Q U I S.

**C**Eci pour vous , mon oncle , est un exemple utile ,  
 Quand votre tour viendra , foyez aussi docile.

L E C O M T E.

Mon tour ne viendra point , entendez-vous ?

L E M A R Q U I S.

Et mais....

Il faut bien que Julie un jour....

L E C O M T E.

Et non , jamais.

Elle m'estime trop.

L E M A R Q U I S.

Si fort qu'elle vous prise ,  
 Encor faut-il qu'un jour....

B iij

---

30 LA COQUETTE CORRIGÉE,

---

LE COMTE.

Hé non, son ame est prise,  
Son cœur sera constant, le tems le fera voir,  
Et j'en crois les sermens que je vais recevoir.

*Il entre chez Julie.*

---

SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS *riant.*

**L**Es Oncles sont plaisants.

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincère.

A la suite du choix que vous avez fait faire,  
Je prévois pour Julie & vous quelqu'embaras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit vers la fin, n'est-ce pas ?  
Tant mieux, nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie ? ...

LE MARQUIS.

Hé ! qu'importe ?

Elle n'a point encor eu de scène un peu forte :  
Il la faut aguérir.

CLITANDRE.

Son éducation

Vous donne un peu de soin ?

LE MARQUIS.

Non. Sa vocation

L'emporte ; la nature en a fait un chef-d'œuvre ;  
 C'est le meilleur esprit ! qui tracasse , manœuvre ,  
 Médit , seme le trouble , aime à tout diviser ,  
 Qui brouilleroit l'État , le tout pour s'amuser :  
 De révolutions , de conquêtes avide  
 Qui voudroit envahir tout l'empire de Cnide ;  
 Son ame est toute à jour ; son cœur est un miroir ,  
 D'où l'amour disparoit dès qu'il s'est laissé voir :  
 Petit monstre charmant , lutin indéchiffrable  
 Qu'il faudroit étouffer , s'il n'étoit adorable :  
 Qui blamant , approuvant , raisonnant au hazard ,  
 Vous étonne , vous force à fuivre son écart.  
 Avant qu'il soit deux mois , & sous ma discipline ,  
 De nos cercles brillants ce sera l'héroïne.

CLITANDRE.

Oui , c'est un bon sujet. Sans doute elle ira loin.  
 Mais , dites-moi , quel est l'objet de votre soin ?  
 De vous en faire aimer ?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable.

Si de m'aimer deux jours je la croyois capable ,  
 Je l'abandonnerois. J'ai des principes , moi ;

Biv

32 LA COQUETTE CORRIGÉE,

Mais solides, constants. Mon destin, mon emploi,  
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,  
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,  
Dont l'abus à l'amant donne en propriété  
Un objet qui se doit à la société.  
Mon étude d'abord, est d'armer une belle  
Contre cent préjugés dont on les enforcéle;  
Ces noms tant répétés de décence, de mœurs,  
En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs;  
Je les livre à la soif de briller & de plaire;  
Elles aiment le bruit, oh! je leur en fais faire.  
Une scène bruyante amène un autre éclat,  
Tantôt c'est un caprice, & tantôt un combat:  
On noircit, on carrésse, on brouille, on raccommode,  
Et livrée aux devoirs d'une femme à la mode,  
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi,  
De braver le public, & de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talens merveilleux égalent vos lumieres;  
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolieres.

LE MARQUIS.

Il en faut convenir, & je suis effrayé  
Des rapides succès dont mon zele est payé.

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre système,  
Il n'est point infallible; & Julie elle-même,  
Malgré son naturel, & malgré vos talens,

N'est point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non : ses progrès sont lents.

Depuis un certain tems , certaine retenüe

Sur le dernier degré l'arrête suspendüe.

Pour atteindre au sommet il ne lui faut qu'un pas ;

Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.

Oh parbleu , nous verrons ; Chloé , Célie , Hortense ;

Dont je vais l'entourer , vaincront sa résistance.

Je leur prête ce soir ma petite maison ;

Leur exemple mettra Julie à la raison :

Une femme , d'une autre aime à presser la course ,

Et c'est pour les former ma dernière ressource.

La voici.

S C E N E V I I.

LE MARQUIS, JULIE, LE COMTE,  
CLITANDRE.

JULIE *entre en petite Maitresse , & regarde beaucoup Clitandre pendant toute la scène.*

*Au Comte qui lui donne la main :*

**P**OURQUOI non ? cela peut s'arranger.

LE COMTE.

Vous m'écrirez :

B 7

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS.

Vous sortez ?

JULIE.

Oui vraiment. J'ai hâté ma toilette.

Je ne veux pas du Comte épuiser la fleurète,

J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah, Madame ! les miens

Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE.

Chacun de vos attraits mérite un diadème :

Comme elle est rayonnante !

JULIE.

*Au Marquis.*

Il suffit pour un jour.

Je sçai presque à présent comme on faisoit l'amour

Au tems de mon ayeule. Adieu : je vais en Ville.

LE MARQUIS.

Si matin, en visite ?

JULIE.

Oui, chez une imbécille

Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer :

Dans la même monnoye, oh ! je vais la payer ;

Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice,  
Où seule... Enfin, je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on ?

JULIE.

Hé, oui, c'est le meilleur ;  
Qu'en dites-vous ? Je veux lui dérober son cœur.  
Je prétends les broüiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Et mais oui ? Ce seroit un service à leur rendre.  
Damon en vérité devoit être confus ;  
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours ? C'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi j'ignore  
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah Madame ! On se dit...

JULIE *donne la main au Marquis & au Comte,  
& fait une reverence à Clitandre.*

Mon cher Comte, entre nous,

Je doute que jamais je l'apprenne de vous.

CLITANDRE *seul.*

Avec quelle finesse elle a tendu le piège !

Vingt regards... Pas un-mot. Je veux à son manège  
Opposer... Mais on vient.. C'est Rosette ; tant mieux.

B vj

SCENE VIII.

ROSETTE, CLITANDRE.

ROSETTE.

**M** Onſieur, par ordre exprès ne quittez point ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir.

ROSETTE.

La réponſe eſt jolie !

Mais je vous parle au moins de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure : mais. . . .

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE *lui donnant un billet.*

Rends ce billet. . . .

ROSETTE.

C'eſt vous qu'on veut entretenir.

Quelqu'eſprit, quelque amour que vous puiſſiez y mettre,

Tête à tête on dit mieux que ne dit une Lettre.

CLITANDRE.

Mais véritablement ce billet je ne l'ai point écrit ;

Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment ?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit

A sans doute oublié sa véritable adresse ;

Mais il n'est pas pour moi ; tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous , Monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant ;

Je le sçai bien.

CLITANDRE.

Hé non.

ROSETTE.

Ciel , quel entêtement !

Je sçai son secret.

CLITANDRE.

Soit ; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous sçavez fort mal vivre , au moins , Monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc : vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

Une affaire me presse , & je ne puis tarder.

SCENE IX.

ROSETTE *seule.*

**O**UI ! C'est donc là le ton de ces gens raisonnables ?  
De ces gens qu'on estime ? Ah , qu'ils sont haïssables !  
Quel accueil ! Par ma foi , les femmes n'ont pas tort  
Quand il s'en rencontre un , de le chasser d'abord.  
Heureusement l'espece en est rare , & nos belles  
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.  
Quel caprice à Julie aussi de s'adresser  
A ces gens , dont la tête est faite pour penser ,  
Dont le cœur froidement réfléchit & médite ?  
C'est bien fait ; elle n'a que ce qu'elle mérite.  
Puisse-t-on accueillir de la même façon  
Toute femme qui veut tâter de la raison.





## ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.  
JULIE, ROSETTE.

JULIE.



AIS je n'y comprends rien. Quoi, tout de  
bon ? Clitandre,  
Malgré mon ordre exprès n'a pas voulu  
m'attendre ?

ROSETTE.

Pour la première fois, non sans étonnement  
Madame, j'ai vû fuir à cet ordre charmant.  
Je l'ai souvent porté; ma moindre récompense  
Étoit de voir briller la joie & l'espérance;  
Souvent avec orgueil j'en admirois l'effet:  
Mais sur Monsieur Clitandre il a manqué tout net,  
Ce n'est pas tout encor.

JULIE.

Quoi donc ?

ROSETTE.

Voici la Lettre.

JULIE.

Comment ?

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue ?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé, l'air, le ton étoit joint.

Vous rougissez, je crois.

JULIE.

L'aventure est nouvelle.

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zèle.

J'ai crié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit ;

Il a cru me piquer en rendant cet écrit,

Il veut me voir venir. Oui dà, cet artifice

Peut-être surprendroit un cœur encor novice ;

Mais il devroit me croire assez d'habileté.

Pour m'honorer d'un piège un peu moins usité.

R O S E T T E.

Je ne vois là-dedans artifice ni piège.

Il ne vous aime point, voilà tout son manège.

J U L I E.

Il ne m'aime point !

R O S E T T E.

Non.

J U L I E.

Mais y penfes-tu bien ?

R O S E T T E.

Vous êtes adorable... oui. Mais il n'en voit rien.

Ignorez-vous ces goûts bornés & terre à terre ?

Plongez dans l'épaisseur de leur petite sphere,

Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,

Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau :

A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.

Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage,

Ils n'ont pas pour vous voir les organes qu'il faut,

Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

J U L I E.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente :

Je veux pour quelques jours l'emprunter à ma tante.

R O S E T T E.

Ils s'aiment donc ?

J U L I E.

Tout juste.

ROSETTE.

Oh ! quelle trahison !  
Ils s'aiment sans votre ordre ?

JULIE.

Oh ! j'en aurai raison.

ROSETTE.

Quoi , tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zèle  
Perfécute en tous lieux , détruit l'amour fidelle ,  
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis  
Vous divisez au loin , les cœurs les mieux unis ;  
Quoi , dans votre maison , & sous vos yeux , Madame ,  
Deux cœurs osent bruler d'une constante flâme ?  
Armez-vous , combattez , courez les désunir ,  
Oui , fût-ce votre mere , il faudroit la punir.

JULIE.

Depuis un certain tems soit orgueil ou franchise ,  
Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.  
Fiere de son héros , elle m'a mille fois  
Vauté , sans le nommer le prix de certains choix...  
Que je faisois grand bruit tandis que d'autres charmes  
Captivoient certains cœurs au dessus de mes armes...  
Des bravades enfin , des défis. J'ai tant fait  
Que de ces feux si beaux j'ai découvert l'objet ;  
C'est ce fameux Clitandre , ou je suis fort trompée :  
Oh ! je la punirai de s'être émancipée  
Ce jour même ses tons seront humiliés ,  
Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

## R O S E T T E.

Tout comme il vous plaira ; mais les niées prudentes  
Aiment bien mieux tromper, qu'humilier leurs Tantes.  
Consultez-vous ; tromper ... c'est un plaisir si doux !  
Mais je n'approuve pas le second entre nous.  
Clitandre est de ces gens , il a sçu m'en convaincre ,  
Qu'il n'est ni glorieux , ni facile de vaincre :  
Des préjugés , des tons qui vous sont inconnus..  
De la raison enfin , n'attendez rien de plus.

## J U L I E.

De la raison , dis-tu ? Peu de chose t'arrête.  
Ces héros de raison ont tous le cœur si bête !  
Leur esprit , il est vrai , gendarmé contre nous  
Souvent brille aux dépens de nos airs , de nos goûts ;  
Nous dédaigne de loin. Sommes nous en présence ?  
Un seul geste, un coup d'œil, un mot de préférence , ...  
Notre juge bientôt réforme ses arrêts :  
On veut nous décider : on nous voit de plus près ,  
On nous voit ; ... vainement on résiste à sa chute ,  
Le cœur brule , tandis que la raison dispute.  
Clitandre par exemple , & bien je mets en fait  
Qu'il a secrètement lû dix fois mon billet :  
Tu n'as pas pénétré dans son ame surprise ,  
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise ,  
Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux ,  
Mais un mot d'entretien le mêt à mes genoux.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez , tentez donc l'entreprise.  
Il doit être venu , sur les ordres d'Orphise.

JULIE.

Bon , tu m'avertiras. Ma tante.... Ah ! la voici.

SCENE II.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

**M**A Nièce, comment donc , vous voilà seule ici ?  
Vos sujets rassemblés & pleins d'impatience  
Murmurent hautement d'une si longue absence.  
Julie , allez regner. Un peuple tout entier  
Attend , & devant vous se vient humilier ;  
A son empressement ne soyez point rébelle ;  
Vénus s'honoreroit d'une cour aussi belle.

JULIE.

Mes triomphes sont beaux & nombreux , j'en conviens ;  
Mais mon aimable Tante aime à cacher les siens.  
Contente de regner sur un cœur sans partage ,  
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc ! sur un cœur , moi , je prétens regner !

J U L I E.

Je voudrois le connoître , afin de l'épargner...  
 Car si j'allois lui plaire ? ... Allons en confidence ,  
 Dites ... J'ai mes raisons.

O R P H I S E.

Elle est folle , je pense ;  
 Vas , remplis l'univers de tes succès brillants ,  
 Étale ton esprit , ton sçavoir , tes talents ,  
 Si j'aimois , ma fierté te mettroit à pis faire ;  
 Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire ,

J U L I E.

Ah ! vous me deffiez ! je ne répons de rien :  
 Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

O R P H I S E *seule.*

Je ris de sa menace , & son humeur trop vaine  
 Dans les nœuds qu'on lui tend, l'embarasse & l'entraîne,  
 J'ose tout espérer.

## S C E N È I I I.

O R P H I S E , C L I T A N D R E.

O R P H I S E.

**A**H ! Clitandre , c'est vous.  
 Tout semble concourir au succès le plus doux.  
 Je viens de la piquer presque jusqu'à l'outrage :

On va pour vous gagner mettre tout en usage ;  
 Voyez-la ; profitez d'un instant si flatteur ,  
 Et de sens froid , sondez les chemins de son cœur.  
 Vous vous êtes conduit à merveille , Clitandre ;  
 Le renvoi du billet , le refus de l'attendre  
 Dont vous m'avez instruite , ont par leur nouveauté  
 Si puissamment surpris son esprit agité ,  
 Que fuyant de sa Cour la cohue ordinaire ,  
 Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire  
 Tenant avec Rosette un comité secret ,  
 Et sur ce que j'ai vû , vous en étiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'est pas tems encor d'écouter l'espérance.  
 De grace affermissez plutôt ma résistance.  
 Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour ,  
 Est inconstant , perfide , incapable d'amour ;  
 Qui joignant contre moi les attraits à la ruse  
 Va rire , si j'échappe ; & me perd , s'il m'abuse.  
 Avec ces sentimens qu'il me faut inspirer ,  
 Assez de coups encor me restent à parer ;  
 J'y ferai de mon mieux , & j'ose bien vous dire  
 Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

ORPHISE.

Paix. J'apperçois Rosette.

## SCÈNE IV.

ORPHISE, ROSETTE, CLITANDRE.

ROSETTE *bas.***B**ON. Le voilà venu.

ORPHISE.

Veux-tu me parler ?

ROSETTE.

Moi ? non ; mais. . .

ORPHISE.

Que cherches-tu ?

ROSETTE.

Rien... Mais si vous vouliez , pour soulager Julie ,  
Madame , en ce moment joindre la compagnie ?  
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût ,

Et sans moi d'ordinaire elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui , mais dans un instant. . .

ORPHISE.

Que fait-on ?

ROSETTE.

Les parties,

Dans les regles de l'art viennent d'être assorties,  
 A l'ombre d'un faux jour, les belles par nos soins,  
 De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins :  
 Les laidès au contraire en face des croisées  
 Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.  
 Les amants dos-à-dos aux deux bouts du Logis,  
 Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis :  
 Pour Madame, elle a pris après mainte Epigramme  
 Deux Seigneurs les mieux faits & la plus laide femme :  
 Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir.  
 Du magique reflet calculant le pouvoir,  
 Elle a si prudemment distribué les places,  
 Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces,  
 Tandis que par l'effet du même arrangement  
 Elle est vûe & se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite.

ROSETTE à *Clitandre*.

Hé verra-t-on, Monsieur ?

CLITANDRE.

Voici quelque visite.

ORPHISE.

Tant pis.

ROSETTE.

Elle est pour nous,

SCENE

## SCENE V.

ORPHISE, ROSETTE, LE COMTE,  
CLITANDRE.

ROSETTE *au Comte.*

**V**ENEZ ; on vous attend.

LE COMTE *transporté, à Orphise.*

Excusez, on m'attend ; car dans un autre instant

J'aurois à vous parler d'une affaire importante :

Mais quand la nièce attend, on peut quitter la tante.

ROSETTE *au Comte.*

Venez donc.

LE COMTE *à Clitandre.*

On m'attend, Clitandre, Serviteur.

*Il entre avec Rosette.*

ORPHISE.

Il ne jouïra pas long-tems de sa faveur :

Je rentre aussi.

CLITANDRE *seul.*

Je tremble ; oh oui. Je suis sincere.

Je connois le danger ; puiffai-je m'y soustraire ?



SCENE VI. \*  
JULIE, CLITANDRE.

**M**AIS rien n'est si galant que votre procédé :  
Ah qu'en un autre tems je vous aurois grondé !  
Passons. Pour cette fois ma bonté vous excuse.  
Je dépens du moment , & celui-ci m'amuse ;  
Car voulant vous parler , vous sçachant en ce lieu ,  
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu.  
Il est au defespoir ; je ris de la grimace  
Qu'a fait notre vieux Comte en occupant ma place.

CLITANDRE,

Votre vieux Comte a tort,

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais de grace , pourquoi me nommer son rival ?  
Il vous aime , dit-on.

JULIE.

Sans doute. Et vous ?

CLITANDRE.

Madame. . . :  
Jamais. . . :

---

\* J'ai beaucoup retranché de cette scene après la premiere représentation ; mais tout le monde m'a conseillé de l'imprimer telle que je l'ai faite , les guillemets indiquent ce qu'en passe au Théâtre.

J U L I E *avec gaieté.*

Ah vous voulez déguiser votre flâme ?  
 Vous voulez m'adorer sans que j'en sçache rien ?  
 Hé cessez d'affecter ce modeste maintien.  
 Vous m'aimez, tout est dit. Hé bien, mon cher Clitandre,  
 D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre.

C L I T A N D R E *étonné.*

Tout est dit ? Permettez. . . .

J U L I E.

Allons, regardez-moi.

Je le veux.

C L I T A N D R E.

Volontiers.

J U L I E.

Et bien donc !

C L I T A N D R E.

Je vous voi,

J U L I E.

Est-ce tout ?

C L I T A N D R E.

Les beaux yeux ! la charmante figure !

J U L I E.

Fort bien : continuez.

C L I T A N D R E *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

J U L I E, *toûjours gaiement.*

Non, non. Vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus.  
 Vous m'aimerez, Monsieur ; vos soins sont superflus.

C ij

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien fera la récompense ?

JULIE *minaudant.*

Mais vous pouvez compter. . .

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance ;

Je le sçai. Répondez de grace à votre tour.

Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour ?

JULIE.

La belle question !

CLITANDRE.

Il est bon que je sçache ,

Quelle idée à ce mot , parmi vous , on attache ;

Car vous le présentez ici sous un aspect ,

D'une aisance , d'un ton , qui m'est un peu suspect :

Et je ne voudrois pas , joignant mon cœur au vôtre ,

Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment , en est-il deux ? Il est je crois par tout

Tel que nous le sentons : *consonance* de goût ,

Union d'agrémens , habitude amusante

Qu'un caprice détruit , & qu'un coup d'œil enfante :

Le ressort , le lien de la société ,

Qui d'objets en objets voltige en liberté ,

Qui pour briller au jour a quitté les ruelles ,

Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses aîles :

C L I T A N D R E.

Je meurs, si j'entends rien à tout ce jargon là.

J U L I E.

Et mais. . .

C L I T A N D R E.

Quoi, vous croyez que l'amour soit cela ?

J U L I E.

Oui vraiment ; aujourd'hui l'on n'en connoit point  
d'autre :Arrangeons-nous pourtant ; voyons quel est le vôtre ?  
Détaillez-moi. . .

C L I T A N D R E.

Le mien toujours mal défini

Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti ;

Et sans vous offenser, je présume, Madame,

Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une ame.

J U L I E.

Ah vous m'allez vanter cet être suranné,

De misteres, de pleurs, d'ennuis environné :

» Cette maussade erreur des cœurs pusillanimes,

» Qui mettoit l'inconstance &amp; l'art au rang des crimes ;

» Qui nous forçoit jadis, par ses austeres loix,

» A regner sur un seul, à n'aimer qu'une fois :

Ce tiran des plaisirs de nos antiques belles,

Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fidèles.

Tout ce vieux protocole est banni sans retour :

Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour :

C ij

» Ses flèches , autrefois pesantes , meurtrières ,  
 » Il les rompt , les divise , & les rend plus légères ,  
 » Il ne pénètre plus , il effleure le cœur ;  
 » Ce qu'il mettoit de feu pour nourrir une ardeur ,  
 » Lui suffit aujourd'hui pour en allumer trente :  
 » Ce qu'arrachoient les pleurs , le plaisir le présente :  
 » Billets , aveux , portrait , tout suit dans un matin ,  
 » Le lieu du rendez vous est un bal , un festin ;  
 Clitandre , croyez-moi , suivez cette methode  
 Elle est plus usitée , & beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non , cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié !

Vous vous rendez enfin ?

CLITANDRE *woulant s'en aller*  
Vous me faites pitié.

JULIE.

Qui , moi ? faire pitié !

CLITANDRE.

Oui , d'honneur.

JULIE.

Mais Clitandre ,

A la compassion je vous trouve un peu tendre.  
 Sans trop d'orgueil , j'ai crû jusques à ce moment,  
 N'inspirer point encor ce triste sentiment.

## CLITANDRE.

Et moi c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre ;  
 Car enfin, ce bonheur que vous venez de peindre,  
 Examinez sa source & pesez sa valeur ;  
 Il est dans votre tête & non dans votre cœur.

» Oui, ces empressements, cette ardeur pétulante,  
 » Qui d'objets en objets, vous chasse, vous  
 » tourmente,

» Ces agitations, ce fracas, ces efforts,

» Où tous vos sens entiers se jettent au dehors ;

» N'est d'un esprit mal sain qu'une fièvre inquiète

» Toujours plus altérée, & jamais satisfaite ;

» Dans cette soif, votre ame avide de plaisirs,

» Par-delà leur séjour élance ses desirs.

Dans la foule & le bruit, une bouillante ivresse,

De l'erreur à l'excès, guide votre jeunesse,

Au milieu des travers, des écarts, des éclats,

Vous cherchez les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas.

Pourquoi courir si loin ? L'indulgente Nature

Les a mis près de vous dans leur juste mesure ;

Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur,

Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

## JULIE.

Mais vraiment il raisonne ! A merveille, Clitandre,

A vos discours pourtant je ne sçaurois me rendre ;

Car enfin ces plaisirs à moi , me semblent doux ,  
Je les sens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi tant pis pour vous.

JULIE.

Ah! grace pour celui de briller & de plaire :  
Tout autant que la vie il nous est nécessaire ;  
Et j'aimerois autant me passer de beauté ,  
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.  
Là , descendez un peu dans le cœur d'une femme ,  
Et jugez quel plaisir doit enivrer son ame ,  
Quand d'un cercle brillant , les vœux & les regards ,  
Sur elle concentrés tombent de toutes parts.  
Quand sur mille témoins de sa toute-puissance ,  
Elle verse l'amour , le dépit , l'espérance ;  
Elle parle , l'éloge aussi-tôt retentit ;  
Elle jette un coup d'œil ? on espère , on pâlit ;  
Autour d'elle à son gré , tout s'émeut , tout s'arrête ;  
Elle forme un orage , ou calme une tempête.  
De mille passions elle excite les flots ,  
Tous les cœurs sont troublés , le sien reste en repos!

CLITANDRE.

Le sien reste en repos ? l'aimable perspective  
Que vous nous présentez ! Quoi, l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh ! vous ne passez rien. Allez-vous quereller ?

Je dis que c'est pour nous un besoin de briller. \*

C L I T A N D R E.

- » Oui, votre vanité doit être bien contente  
 » Des cœurs que le hafard ou l'efpoir lui préfente;  
 » Un mot de vérité. Sur quels fujets s'étend  
 « Cet Empire abfolu que vous nous vantez tant ?  
 » Sur un tas d'étourdis, fur de minces efèces  
 » Que fignale l'abus du rang ou des richesses;  
 » Qui parlant, agiffant toujours hors de propos  
 » Font rougir de pitié leurs flateurs les plus fors;  
 » Qui de leur faible inftinct tourmentent l'étincelle,  
 » Pour rendre, ou fe prêter quelque noirceur nouvelle.  
 » Sur d'autres dont l'efprit téméraire & pervers,  
 » S'occupe à vous gêner, à nourrir vos travers,  
 » Vous font rapidement abjurer la décence,

\* *Au Théâtre on paffe ce morceau, & l'on dit:*

C L I T A N D R E.

Brillez donc, j'y confens, & laissez-moi, Madame,  
 Chercher d'autres plaiſirs inconnus à votre ame,  
 Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne foi,  
 Des appas, des vertus, ç'en eſt aſſez pour moi.

J U L I E.

Mais on peut, parmi nous rencontrer ce modele, &c.

C V.

- » Du nom de liberté décorent la licence ,  
 » Et du plus rare objet ne sont jamais épris ,  
 » Qu'après qu'ils l'ont rendu digne de leurs mépris ;  
 » Qui las de tout , toujours dupes de leurs caprices ,  
 » Baillent d'ennui parmi tous leurs plaisirs factices.  
   » Quand de tels demi-Dieux encensent vos autels ,  
 » Que doit vous importer le reste des mortels ?  
 » Laissez - moi donc chercher sans briguer mon  
   ,, hommage ,  
 » Des cœurs & des plaisirs qui soient à mon usage.  
 » Moins d'éclat , plus d'amour , un peu de bonne foi ;  
 » Des appas , des vertus , ç'en est assez pour moi .

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modèle.

CLITANDRE.

Parmi vous de l'amour ?

JULIE.

Oui , la chose est réelle :

CLITANDRE.

J'entends ; de cet amour voltigeant , cavalier ;  
 Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier.  
 Non , j'ai le goût vulgaire , & cet amour , Madame ;  
 Est trop de qualité pour entrer dans mon ame.  
 De vos doctes leçons je ne puis essayer ;  
 En donnant tout mon cœur j'en veux un tout entier.  
 Je hais autant que vous , la fadeur Pastorale ;  
 Mais je hais encor plus le bruit & le scandale ;

L'honnête me suffit , & dût-on me blamer ,  
J'estime ce que j'aime , où je cesse d'aimer.

JULIE.

» Comment , nous voyez-vous renoncer à l'estime ?

CLITANDRE.

» On ne sçait trop chez vous ce que ce mot exprime.

» On vous voit estimer des gens dont , entre nous ,

» On ne fait pas grand cas autre part que chez vous.

JULIE.

Vous voulez me piquer , je ne prens point le change ;  
J'ai mon projet en tête , & rien ne me dérange.

Voyons-nous plus souvent ; vous êtes fait pour nous ;

Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

SCENE VII.

LE COMTE, LE MARQUIS, JULIE,  
CLITANDRE.

LE COMTE *les surprend.*

**P**ARBLEU , je m'en doutois.

JULIE *riant.*

Quoi , tout de bon , cher Comte ?

LE COMTE.

Cher Comte ! déloyale ! ah ! rougissez de honte.

JULIE.

Moi , rougir ?

Cvj

LE MARQUIS.

Hé bien donc, mon Oncle, qu'avez-vous ?

LE COMTE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi, déjà de l'aigreur, du courroux ?

LE COMTE.

Oui, ventrebleu.

LE MARQUIS.

Mon oncle ? ....

LE COMTE.

Oh ! ne vous en déplaîse ;

Mon neveu ; laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est point bien. Hé ! que vous a-t-on fait ?

LE COMTE.

Le plus damnable tour.... Tantôt sur son billet

J'arrive ; en minaudant la perfide m'appelle :

*Cher Comte ; je reviens, prenez mon jeu, dit-elle.*

Je le prens comme un sot, &amp; pendant ce tems là ;

On vient faire l'amour à Monsieur que voilà.

LE MARQUIS *riant.*

Tout de bon ?

LE COMTE.

Oui, morbleu.

LE MARQUIS *riant plus fort.*

Le tour est impayable.

LE COMTE.

Peste l'impertinent.

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,  
Charmant, délicieux.

LE COMTE.

Au diable l'étourdi.

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici :  
Allons, modestement, prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage,

Et je me vangerai d'un si sanglant outrage.

LE MARQUIS.

» Hé bien oui, vangez-vous. Tenez, à l'Opera

» Cidalise m'attend ; mon oncle, prenez-la,

» Je vous la cede. Hier Dorimon l'a quittée :

» Vite, n'attendez pas qu'elle soit arrêtée,

» Elle est diablement vive ; un instant entre nous

» Vous perdez votre rang.

LE COMTE.

» Morbleu, gardez pour vous

» Vos amours d'un moment, vos conquêtes brillantes,

» Les cœurs & les noirceurs de vos extravagantes :

Toujours en l'air , toujours trahissants & trahis ,  
Faites un monde à part , & foyez le mépris  
De tout le genre humain. Le cœur d'une Coquette  
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.

---

SCENE VII.

LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

SA colere est brutale.

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti,  
D'honneur.

CLITANDRE.

Madame a dû s'en amuser aussi.

JULIE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Vous vous formez , Julie , à me surprendre,  
En moins d'un jour, Erasme, & mon Oncle & Clitandre ?  
C'est aller au plus grand. Mais Clitandre , entre nous ,  
Est trop neuf dans le monde , & peu digne de vous.  
Je veux le présenter à notre Présidente ;  
Après , votre union sera bien plus décente.

JULIE.

Laissez-là vos projets : Monsieur est occupé ;  
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé.  
Il soupire , il adore....

LE MARQUIS.

Et qui donc ?

JULIE.

Une belle

Qui sans doute l'attend. Venez , amant fidelle.

CLITANDRE.

Non , je ne puis....

JULIE.

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame , en ce moment....

JULIE.

Suivez-moi. Je le veux.

*Clitandre lui donne la main.**Fin du Seconde Acte.*



## O R P H I S E.

Quoi donc , l'aimeriez-vous ?

## C L I T A N D R E.

Je ne sçai , mais , Madame ;

Je ne veux plus avoir à disputer mon ame.

Le dangereux objet ! & quelle habileté

A mesurer l'effort à la difficulté !

Son manége attrayant vous tourne , vous épie ,

Applaudit quelquefois , plus souvent contrarie :

Elle vous fuit , vous cherche , & s'apaise , & s'aigrit ,

Sans relâche elle occupe & le cœur & l'esprit ;

Unissant avec art le dépit , la tendresse ,

Sa bouche vous maltraite , & son œil vous carresse.

Vous la voyez souvent par un détour adroit

Rire dans sa fureur , s'irriter de sang froid ;

Maitresse du moment , tantôt brillante & vive ;

Elle enchante , ravit ; tantôt douce & naïve ,

Sa grace au fond du cœur porte le sentiment ;

Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement ;

En passant par ses yeux la noirceur , l'imposture ;

Preignent l'expression de la simple nature ;

Oui , Madame , vingt fois j'ai pris pour vérité

Ce qui n'étoit qu'un jeu , qu'un amour imité ;

Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude

Que tout cela n'étoit qu'un fruit de son étude ,

Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé ,

Et même en ce moment à peine est-il calmé.

## O R P H I S E.

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes;  
 Elle s'est présentée avec toutes ses armes,  
 Elle vous a traité comme un digne ennemi:  
 Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.  
 Oû vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,  
 Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature;  
 Sa vanité parloit, vous en sentiez les coups.  
 Sa fierté succomboit, son cœur voloit vers vous;  
 Elle s'en indignoit bientôt, mais sa colere  
 N'étoit qu'un repentir d'avoir été sincere.  
 Ce choc de sentimens, cet art si compliqué,  
 Supposez la sensible, & tout est expliqué.

## C L I T A N D R E.

Non, ne supposons rien, Madame, je vous prie.  
 Souffrez que prudemment je quitte la partie.

## O R P H I S E.

Clitandre, encore un coup, fiez vous-en à moi,  
 Son penchant se déclare; & c'est de bonne foi  
 Que je la garantis vaincue, humiliée.  
 Je la connois; mes soins l'ont tant étudiée!  
 A-t-elle pû cacher ses mouvements confus?  
 Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus?  
 Quand de vos entretiens j'abregeois l'intervale,  
 N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale?  
 Quand tout à l'heure encor je vous ai fait sortir,

Son dépit à mes yeux s'est-il pû démentir ?  
 De notre tête à tête à présent inquiète ,  
 Elle hâte son monde , & presse la retraite ;  
 Un instant va la voir arriver sur nos pas :  
 Qu'est-ce que de l'amour si cela n'en est pas ?  
 Allons , que mon espoir , Clitandre , vous ranime.

## C L I T A N D R E.

De ce frivole espoir serois-je la victime ?  
 La fuir , il n'est plus tems. Ah ! que n'ai-je évité  
 Ce cruel embarras où vous m'avez jetté ?  
 Aidez moi donc du moins.

## O R P H I S E.

C'est à quoi je m'apprête ;  
 Tourmentez bien son cœur , j'attaquerai sa tête :  
 Servons-nous de son art ; en butte à nos complots ,  
 Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.  
 Critiquez , exigez , fatiguez sa souplesse ;  
 De notre hymen prochain effrayons sa tendresse ,  
 C'est un puissant mobile ; & son cœur est à nous ,  
 Si nous venons à bout de le rendre jaloux.  
 La voici , commençons.



SCENE II.

CLITANDRE, JULIE, ORPHISE.

ORPHISE *feignant beaucoup d'embarras.*

**C**OMMENT, c'est vous, ma Nièce ?  
J'ai cru que ... jusqu'au soir... la foule qui vous presse...  
S'est bien vite écoulée !

JULIE *riant à moitié.*

Ah ! ma Tante ! en ces lieux  
Vous ne m'attendiez pas si tôt ; j'ai de bons yeux.

ORPHISE.

Moi, ma Nièce ? ... Pourquoi ? ... Je parlois à Clitandre,

JULIE.

Hé oui ; vous lui parliez ; vous aimez à l'entendre ;  
Rien n'est si naturel. Mais quelqu'un m'a conté  
Que d'un objet nouveau son cœur étoit tenté.  
Prenez-y garde au moins, & ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon, bon, tous ces discours sont des bruits téméraires :  
J'estime fort Clitandre, & tu le sçais fort bien.  
Heureuse, qui possède un cœur tel que le sien !

JULIE.

Vraiment c'est un trésor.

ORPHISE *d'un air affectueux.*

Oui, ma chere Julie.

Pour l'amour de ta Tante, aime-le, je t'en prie.

*Elle sort.*

SCENE III.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE.

Pour l'amour de ma Tante, il faut donc vous aimer ?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer,

Je vous eusse adoré beaucoup plutôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est tems encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre

A quelle occasion cet ordre m'est donné ?

Il seroit trop plaifant que j'eusse deviné.

CLITANDRE.

Deviné ? ... Quoi, Madame ?

JULIE.

Oh ! la divine Orphise,

Du je me trompe fort, va faire une sottise.

Ses amis devroient bien lui faire envifager  
Qu'à fon âge, il eft tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle eft jeune encor.

JULIE.

Oui, oui, pour une Tante.  
Mais fous un nouveau joug plier en imprudente ? ....  
Car vous en conviendrez, chaque jour déformais  
Impitoyablement va ternir fes attraits.

» A fon âge le tems chaque jour accumule  
» Des dégats qu'une femme envain fe diffimule.  
» Tantôt c'eft d'un bel œil l'éclat qui s'obscurcit ;  
» Une taille bientôt que l'embonpoint détruit,  
» Un foudre aujourd'hui qui fe change en grimace ;  
» Demain, un agrément qu'un air pefant remplace,  
» Des graces, qui bientôt n'ont nul contemporain,  
» Et des prétentions qui vont toujours leur train ;  
Pour moi, je l'avouerai, je tremble pour Orphife.

CLITANDRE.

Il eft peu de beautés que le tems ne détruife  
Je le fçai : cependant en honnête mari  
J'ai mon système, moi : système aflez hardi,  
J'en conviens. Par exemple, Orphife eft fort aimable,  
Et le fera longtems ; car elle eft eftimable.  
Elle n'a jamais cru que le feul agrément  
De l'amour d'un mari dût être l'aliment ;  
Belle, mais fans orgueil, à d'autres foins livrée,

A cesser d'être jeune elle s'est préparée.  
 Aux nobles sentimens elle a formé son cœur,  
 Et pour son caractère elle a pris la douceur,  
 Elle a de son esprit étendu les lumieres,  
 Elle a même accueilli des vertus roturieres,  
 L'égalité d'humeur, la modeste bonté,  
 L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité !  
 Après un certain tems, que l'hymen nous éprouve.  
 La beauté perd, dit-on; tout cela se retrouve:  
 Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins;  
 Une vertu de plus, & deux graces de moins.

JULIE.

Etre jeune ? ... Etre belle ? ... Oui, c'est un double crime  
 Dont...

CLITANDRE.

Non ; il ne faut pas trop presser ma maxime.  
 La beauté de tout tems soumit tout à ses loix,  
 Et je ne suis point d'âge à contester ses droits ;  
 Mais sans lui disputer son suprême avantage,  
 A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

JULIE.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler !  
 Mais pour vous plaire, à qui faut-il donc ressembler ?

CLITANDRE.

A vous, Madame.

JULIE.

A moi ? Le compliment m'honnore ;

Mais dans un autre tems, il eût mieux fait d'éclorc ;  
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun tems il ne pouvoit blesser :  
Ce ton de dignité m'annonce le contraire ;  
Soit.

JULIE.

Avec ces façons, aspirez-vous à plaire ?  
Vous auriez très grand tort. La contradiction,  
L'esprit guindé, l'humeur font mon aversion,  
Et c'est tout ce qu'en vous, Monsieur, j'ai vû paroître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc broüillé.

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Tout bien ; sur votre cœur je n'avois qu'à compter.

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatiser !

CLITANDRE.

Moi ? Vous vous amusez, j'en prens ma part.

JULIE.

Courage,  
Vous m'indignez, au moins : votre air, votre langage  
Tout conspire, Monsieur, je vous le dis tout net,

*minaudent.*

A vous faire hair, ... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

## C L I T A N D R E.

Bon , ce n'est rien encor ; & si jamais , Madame ,  
 Vous aviez le malheur de captiver mon ame ,  
 Vous essuyeriez vraiment bien d'autres vérités.  
 Mon esprit est paîtri de contrariétés ,  
 Je vous en avertis ; ce qu'en vous on admire  
 Serait précisément l'objet de ma satire ;  
 Si votre façon d'être en ce moment vous plaît ,  
 Croyez-moi , but à but , restons sans intérêt.

## J U L I E.

Hé quoi ; ma façon d'être est donc bien haïssable ?

C L I T A N D R E *d'un ton pénétré.*

Non. Il ne tient qu'à vous de devenir aimable ;  
 Mais vous le seriez trop en suivant mes avis.  
 Continuez plutôt ; goûtez cent dons exquis :  
 Vous-même de nos cœurs armez la résistance ,  
 Et de vos propres mains bornez votre puissance  
 De la nature en vous défigurez les traits ,  
 D'un attirail sans fin , surchargez les attraits :  
 Du bon sens , du plaisir , conjurez la défaite :  
 Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite ;  
 C'est fort bien fait à vous , je dois le souhaiter ,  
 Et quel cœur sans cela pourroit vous résister ?

J U L I E *embarrassée & sérieuse.*

Quoi , sérieusement ; vous me trouvez à plaindre ?

C L I T A N D R E.

Très-sérieusement. Incapable de feindre ,  
 D

J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts  
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE *plus gaie.*

Pour devenir aimable, hé bien; que faut-il faire?

CLITANDRE.

Vous me le demandez? Vous n'êtes pas sincère.

Le cœur vous le dirait si vous l'écoutez bien.

Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire,

C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire.

*Le Marquis les écoute.*

CLITANDRE.

Moi seul?

JULIE.

Assurément; ce que vous m'avez dit

Me frappe; & je prétens en faire mon profit.

CLITANDRE *à demi rendu.*

Pensez-vous tout cela?

JULIE.

Oui, d'honneur.

CLITANDRE *avec émotion.*

Ah! traitresse,

Vous voilà.

JULIE *très tendrement.*

Qu'avez-vous?

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,

Ce ton...

JULIE.

Que sçavez-vous s'il ne part pas du cœur ?

CLITANDRE *hésitant.*

Je sçai que ... contre vous il est bon d'être en garde.

*Le Marquis éclatte de rire.*

SCENE IV.

CLITANDRE, JULIE, LE MARQUIS.

JULIE *étonnée.*

QUE faites-vous donc là, Marquis ?

LE MARQUIS.

*Je vous regarde,*J'écoute, & j'applaudis. Hé bien; (*à Clit.*) tu conviendras

Qu'on ne peut mieux jouir ce que l'on ne sent pas.

C'est pousser le talent jusques à l'excellence.

Quel air de sentiment, de vérité, d'aisance ?

Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur,

C'en étoit fait, Clitandre, elle emportoit ton cœur.

*à Julie.*

Parbleu, vous l'avez mis à deux doigts de sa perte.

JULIE *à demi déconcertée, & finissant par rire.*

Ne me louez point tant; cela me déconcerte.

J'étois en train d'aimer; cela se gagne au moins.

D ij

CLITANDRE.

Et vous ne sçavez plus aimer devant témoins.

JULIE *minaudant*.

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS,

Pourquoi ne le pas dire ?

(à Clit.) Tiens, de sa faulxeté ne sois pas le martyre ;  
 Habitude, & rien plus. Et sa bouche, & ses yeux  
 N'ont jamais sçu que dire,  *aimez-moi, je le veux.*  
 C'est chez elle un ressort, un jeu dont la détente  
 S'échappe à volonté.

CLITANDRE.

La remarque est sçayante.

LE MARQUIS.

Et juste, qui plus est.

JULIE.

Oh ! taisez-vous, Marquis ;  
 Convient-il que par vous mes secrets soient trahis  
 Quoi, si j'ai des raisons pour engager Clitandre ?  
 S'il en a pour m'aimer ?

LE MARQUIS.

J'en ai pour le défendre.  
 Écoutez-moi tous deux ; toi, Clitandre, surtout ;  
 Que vas-tu faire ? Avec de l'esprit & du goût,  
 Si mon expérience ici ne te seconde,  
 Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde ;  
 Posons le fait. Julie, après t'avoir joiué,

Te livrera par tout comme un homme échoüé ;  
 Nos belles apprendront ta ridicule histoire ;  
 Et qui voudra, dis-moi, ressusciter ta gloire ?  
 Quelle femme osera subir ton deshonneur,  
 Et partager ta honte en recevant ton cœur ?  
 Tu n'en trouveras point , je te le dis d'avance.  
 Ceci , comme tu vois , est de grande importance.  
 Julie est , entre nous , trop habile pour toi ;  
 Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

J U L I E.

Hé! ne peut-on sçavoir à qui Monsieur le donne ?

L E M A R Q U I S.

\* A la digne Baronne. Oh ! la bonne personne !  
 » Sa taille est un peu longue , & son visage aussi ;  
 » Mais chez elle , l'amour se traite en raccourci.  
 » Avare du moment , la premiere visite  
 » Devient un rendez-vous : son cœur que tout excite  
 » Vous contraint dès l'abord à partager son feu ,  
 Et ne vous laisse pas le tems du défaveu.  
 A la celerité dont sa flame s'annonce  
 Avant que d'y penser vous avez fait réponse.

\* *Au Théâtre.*

A la digne Baronne ; oh ! la bonne personne !  
 Au plus léger discours d'abord elle prend feu ,  
 Et ne vous laisse pas , &c.

D iij

De tout autre on pourroit détailler les exploits,  
 L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix;  
 En effet un malheur s'attache à son mérite,  
 Jamais on ne la prend, & toujours on la quitte.  
 Voilà du bon, du sûr, ou tu n'échoueras pas.  
 Par degrés à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise...

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Cephise ?  
 Et notre Présidente ? ... Ah ! j'oubliois vraiment !  
 J'ai donné ta parole ici dans ce moment :  
 C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE.

Pour parvenir à vous, la route est détournée :  
 Mais puisqu'elle y conduit, allons, essayons-la.  
 Pour gagner votre cœur....

JULIE *piquée, à Clitandre.*

Ah ! vous l'avez déjà.

Votre docilité pour ses avis m'enchanté.

*Riant au Marquis. Elle rencontre un regard de Clit.*  
 Bon, il n'en fera rien. Il adore..... Imprudente,  
 Taisons-nous.

LE MARQUIS *riant.*

Ah ! parbleu, j'aime la nouveauté

De la discrétion ? Qui vous, de la bonté ?

Fi donc ; point de quartier. Sans gêne , sans scrupule ,  
Il faut , dès qu'il paroît , fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'Amour est celui qu'il faut moins épargner ,  
Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement , il pourroit vous gagner.

JULIE.

Me gagner ?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi , moi ? Je l'en défie.

CLITANDRE.

Eh ! Marquis , à quoi bon cette plaisanterie ?

Rassurez-vous , Madame : oui , malgré vos attraits

On peut vous desirer , mais vous aimer , jamais :

C'est-là le résultat , je crois , de vos usages ;

C'est à quoi je sçaurai borner tous mes hommages :

C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux ,

Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.

*Il sort.*



SCENE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

**C**E Clitandre est maussade.

LE MARQUIS.

Et point trop ; il raisonne.

JULIE.

Il plaifante fort mal.

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne

Le sentiment, le cœur.

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Hé bien, laissons-le aimer,

Que nous importe ?

JULIE.

Oh ! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Oh ! ça, Julie,

Je vous ai pour ce soir mise d'une partie ,  
 Chloé présidera. Nous ôtons à Damis  
 Son éternelle épouse , & lui donnons Floris.  
 La délaissée aura beau faire la grimace ,  
 Elle y fera présente ; & nous voulons qu'en face  
 Ils se disent adieu. Cela sera plaisant ,  
 Qu'en pensez-vous ?

J U L I E.

Oui-dà. Le tour est amusant.  
 J'y veux mener Orphise.

L E M A R Q U I S.

Oh ! non pas. Point de Tante.  
 Ne peut-on vous avoir sans votre gouvernante ?

J U L I E.

Mais la décence...

L E M A R Q U I S.

Encor ? On n'y peut plus tenir ;  
 Et ce terme est ignoble à faire évanouïr.  
 Laissez-là pour toujours & le mot & la chose.  
 Sçavez-vous bien qu'à tort votre nom en impose.  
 Par un début d'éclat vous nous éblouïffez :  
 Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez ;  
 » Des cœurs & des esprits voilà la souveraine ,  
 » Scrupules , préjugés , dit-on , rien ne la gêne.  
 Point , ce sont des égards , de la discretion ;  
 Une Tante partout qui nous donne le ton ;  
 Après six mois d'épreuve on dit *décence* encore ;

D V

Oh ! parbleu finissez ; ou je vous deshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux  
Par quelque bon éclat ; & qu'en attendant mieux,  
Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise.  
Qu'avez-vous fait encor, parlez avec franchise,  
Qui puisse parmi nous vous faire respecter ?  
Quelques discours malins... qu'on n'ose plus citer ;  
Des billets malfaisans, d'innocentes ruptures,  
Des traits demi-méchants, quelques noirceurs obscures,  
Du bruit tant qu'on en veut ; point de faits : du jargon.  
C'est bien ainsi, vraiment que l'on se fait un nom ?  
Décidez-vous, vous dis-je, ou je vous abandonne.

JULIE.

Quitter en la brusquant une Tante si bonne !  
Non Marquis ; ce seroit me donner un travers.

LE MARQUIS.

Tant micux. Il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup je m'y perds.

Quoi, vous voudriez. . . .

LE MARQUIS.

Oui. Sçachez quoiqu'on en glose ;  
Qu'un travers est, Madame, une fort bonne chose ;

En être indépendant , ne vivre que pour soi ,  
 Du vulgaire idiot , se soumettre la loi ;  
 Braver également la louange & le blâme ,  
 C'est étendre à bon droit les ressorts de son ame.  
 Laissons-la librement s'égarer & courir ;  
 Son vol nous conduira sûrement au plaisir.  
 Laissons aux fots l'erreur de gêner leur allure ;  
 Qu'importe autour de nous qu'on approuve, on censure ?  
 Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût ?  
 La noble indifférence est au-dessus de tout :  
 Aux pieds de ses autels enchaînons la contrainte ,  
 Les préjugés , les bruits , & la honte & la crainte ;  
 Les loix , puis nos desirs , & rien après cela :  
 Tout ce qui plait est bien ; il faut s'en tenir là.

## J U L I E.

Vous donnez au devoir , Marquis , peu d'étendue.  
 Peut-être est-ce bien fait ; mais mon ame est imbuë  
 De certains sentimens , préjugés , j'en conviens ;  
 Mais qui sèchent le fruit de tous vos entretiens.  
 Je ne puis tout-à-fait renoncer à l'estime :  
 C'est un besoin. Je sens...

## L E M A R Q U I S.

Esprit pusillanime ,  
 Je fais pour vous former un inutile effort :  
 Soyez prude , je vois que c'est-là votre sort.

## J U L I E.

Mais , Monsieur ?

D v j

## LE MARQUIS.

Affichez votre chere décence :

Retournez sur vos pas , & rentrez en enfance.  
 Ecoutez : je vois clair. Point de rechute , au moins ,  
 Je pourrois me venger d'avoir perdu mes soins :  
 Je pourrois , triomphant de cette horreur extrême ,  
 Vous donner un travers en dépit de vous même.  
 Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix ;  
 Mais Julie , à ce soir , ou brouillé pour jamais.

## SCENE VI.

JULIE seule.

LA leçon du Marquis n'est pas édifiante.  
 Moi , brouiller deux époux & rompre avec ma tante !  
 Cette double noirceur n'émeut point mes désirs.  
 Hier encor cependant c'étoient-là mes plaisirs :  
 D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain  
 scrupule ? ...

Quelle misere ! Eh mais , ma crainte est ridicule :  
 C'est le monde , après tout , que ces malices-là ;  
 J'ai beau faire , une voix se fait entendre là . . .  
 N'aurois-je donc été jusquici qu'une sorte ?  
 Cela se pourroit bien . . . mon cœur balance & flotte...  
 Non , il n'est pas content. Pour le calmer , faisons  
 Ce que je n'ai point fait encor ; réfléchissons.

*Fin du troisième Acte.*



## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

*Julie est très-agitée dans cette Scène.*

VOUS paroissez enfin ! vous m'avez alarmée.  
Pourquoi donc si long-tems demeurer en-  
fermée ?

On vous attend par-tout , & seule en un réduit ,  
Sans livres , sans papier , vous attendez la nuit ?  
Quel prodige a causé cet humeur solitaire ?

JULIE.

Sçais-tu depuis tantôt , ce que je viens de faire :  
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir ! vous ?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon ?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

Et de grace, sur quoi ?

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante.

Bon, c'est que vous dormiez.

JULIE.

Non. Indécise, errante,

Et d'idée en idée . . . .

ROSETTE.

Ah ! Madame, entre nous

Cela ne vous sied point. J'aperçois du courroux,

De l'aigreur . . . .

JULIE.

Que veux-tu ? c'est ce maudit Clitandre.

Qu'on ne m'en parle plus au moins ; je vais le rendre

A ma tante.

R O S E T T E.

A propos en est-ce fait ? Son cœur  
Est à vous. Son amour doit être une fureur ;  
Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes.  
A-t-il été bien sot en vous rendant les armes ?

J U L I E.

Oui. Nous l'étions tous deux.

R O S E T T E.

Contez moi donc comment...

J U L I E.

Oh ! je te conterai dans un autre moment.

R O S E T T E.

Est-ce que le succès ? . . . .

J U L I E.

Hé bien ! ma bonne tante

Veut me parler , dis-tu , d'une affaire importante ?

Je la devine.

R O S E T T E.

Hé quoi ?

J U L I E.

C'est son Clitandre encor.

Elle craint que je n'aïlle envahir son trésor.

Le beau trésor, un homme ! oh ! j'ai repris mes forces :

Je veux plus que jamais leur tendre mes amorces ;

Impitoyablement leur plaire , les charmer ,

Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.

Qu'il me vienne un Clitandre encor , laissez-moi faire ?  
Je l'humilierai tant !

ROSETTE.

Vous êtes en colere ?

JULIE.

Oh ! oui , je suis piquée.

ROSETTE.

Eh ! Madame , pourquoi ?

JULIE.

Mais ma tante à propos ; je ris de son effroi ,  
Qu'une tête de femme aisément se démonte !

ROSETTE.

Madame . . . .

JULIE.

En vérité mon sexe me fait honte ;

Mais je le vengerai. Reprenons nos plaisirs ,  
Et faisons-nous un jeu d'irriter les désirs ,  
De les tromper , de rire en faisant le supplice  
Des cœurs , qui de leurs feux me voudront voir  
complice.

C'est-là le vrai bonheur ; & je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais depuis fort long-tems vous goûtez ce plaisir :  
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible ?

JULIE.

Oh ! pourquoi ?... Je ne sçai. Mais ma tante est visible,

ROSETTE.

Elle vient : croyez-moi , rendez-lui son héros.

*Elle sort.*

JULIE.

Qu'il l'adore à jamais , &amp; nous laisse en repos.

## SCÈNE II.

JULIE , ORPHISE ,

JULIE *affectant de la gayeté.*

AH ! je vais donc sçavoir le secret de ma tante ?  
Je brûle dès long-tems d'être sa confidente.  
Traitons ceci gayement. Vous soupirez , je croi.  
C'est affaire de cœur. Allons nommez-le moi.

ORPHISE.

Il n'est pas tems encor : mais ma chere Julie ;  
Je crains de t'affliger.

JULIE.

Pourquoi donc , je vous prie ?  
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes Sujets ?  
Quitte à rendre. Achevez toujours , à cela près ,  
Votre air embarrassé me réjouit.

ORPHISE.

Ma nièce,

Tu ne sçauois pour toi douter de ma tendresse.  
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater,  
Et ton attachement l'a trop sçu mériter :  
Mais, ma chere, Julie, enfin quoique je t'aime,  
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-même ;  
Ainsi, quoiqu'à regret, je viens te déclarer  
Que dès demain peut-être, il faut nous séparer.

JULIE.

Nous séparer ! qui, nous ?

ORPHISE.

Oui, ma nièce.

JULIE *riant à demi.*

Ah ! ma tante.

Mais réfléchissez donc. Vous êtes effrayante.  
Vous à qui je dois tant ? vous dont l'œil & le foin  
Ont sçu me garantir . . . .

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon Dieu, j'en ai besoin plus que jamais peut-être ;  
A mon âge le monde est un terrible maître,  
Votre absence est déjà peut-être un châtiment  
Que vous croyez devoir à quelqu'égarment ?

Ne me le cachez point. Si j'ai pû vous déplaire ,  
 Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ROSETTE.

Toi , me déplaire ?

JULIE *malignement.*

Eh mais ! ... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus !

JULIE.

Tenez , pour le cacher vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore ....

JULIE.

Je sçai ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as nui , du moins c'est sans que je le sçache.

JULIE *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat ?

ORPHISE.

D'éclat , je n'en fais point. Je vais changer d'état ,  
 Voilà tout.

JULIE.

Vous allez ....

ORPHISE.

Changer d'état , te dis-je ,

JULIE.

Comment, vous marier ?

ORPHISE à son tour riant à demi.

Oui : Cet aveu t'afflige.

JULIE baissant les yeux.

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux ?

Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux,  
Et c'est presqu'en avoir que sçavoir le connoître.

JULIE piquée.

J'admire votre ardeur à vous donner un maître.

ORPHISE.

Un maître ! y penses-tu ? Non, non, j'ai mieux choisi ;  
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami ;  
Un cœur noble, sensible ; un esprit doux, affable ;  
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable ;  
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné ;  
Qui content de l'état auquel il s'est borné,  
A voulu ne devoir qu'à soi son importance,  
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence ;  
Un homme rare enfin ; toi-même assurément,  
Quand tu le connoîtras m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom ?

ORPHISE.

C'est un secret pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare , exquis , sans doute vous adore ?

ORPHISE *souriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur :  
 Il m'estime beaucoup , il connoit tout mon cœur ;  
 Il en paroît content. Adieu. J'ai quelqu'affaire.  
 Cet aveu me pesoit , quoiqu'il fût nécessaire :  
 Tandis qu'un digne époux va borner mes désirs ;  
 Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.

*Elle examine en s'en allant Julie consternée.*

## SCENE III.

JULIE *seule.*

C'Est ce Clitandre. Eh quoi ! son idée ennuyeuse  
 Me poursuivra par-tout. Non : je suis furieuse ;  
 Ce maudit homme est né pour me désespérer.  
 Et ma tante à son tour . . . . pour me contrecarrer ,  
 Qui se jette à la tête . . . . oh ! doucement , Orphise ;  
 Je vous empêcherai de faire une sottise :  
 Il ne vous aime pas , & vous le sçavez bien ;

C'est une charité de rompre ce lien ;  
Je m'en charge , & bien-tôt . . . Rosette ? Hola ,  
Rosette ?

SCENE VI.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

**H**É bien ? que vous plaît-il ?

JULIE.

Que sçais-je ?

ROSETTE.

La toilette ?

Sortez-vous ?

JULIE.

Laisse moi. Je suis au désespoir.

ROSETTE.

Comment donc ? Quel chagrin ? . . . .

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui , Madame ?

JULIE.

Ni lui , ni personne.

ROSETTE.

Hé, Madame,

Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre  
ame ?

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler :  
J'ai le cœur oppressé . . . je ne sçaurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler ! ceci redouble mes allarmes.

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.  
Ce Clitandre . . .

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort ; certainement.

Je ne méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Hé que vous a-t-il fait ?

JULIE.

Il m'enlève ma tante.

ROSETTE.

Un rapt ! Ah juste ciel ! l'affaire est importante :  
Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enlève ? Il a séduit son cœur ;  
Il l'épouse.

R O S E T T E.

Ah! tant mieux. La chose est plus honnête.

J U L I E.

Honnête ?

R O S E T T E.

Je l'ai crû.

J U L I E.

Je ne sçai qui m'arrête? . . . .

Mais non . . . Le repentir me les rendra tous deux.

Bien-tôt je les verrai l'un de l'autre honteux ,

Confus , défabulés de leurs feux équivoques ,

M'apporter tristement leurs plaintes réciproques :

Me conter leurs chagrins , dont je rirai bien fort ;

Et m'appeller en tiers pour maudire leur sort ,

Je les attens : sur-tout cet orgueilleux Clitandre ,

Qui veut me corriger, dit-il , qui veut m'apprendre

A devenir aimable. Ah! mon oncle , tout doux ;

Oui , je le deviendrai . . . pour un autre que vous ;

Vous verrez clair alors dans votre ame inquiète ,

Et pour votre tourment , je veux être parfaite.

R O S E T T E.

Ah ! je vous reconnois.

J U L I E.

Je ris de la douleur ,

Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

*Un Laquais entre.*

Qu'est-ce ?

LE

## LE LAQUAIS.

Monsieur Clitandre.

ROSETTE.

Attendez, laissez faire ;

Je m'en vais le traiter. . . .

JULIE.

Non. Qu'il entre au contraire.

ROSETTE.

Madame . . .

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers.

*Elle sort.*JULIE *seule.*

Mais vraiment ;

On me croiroit quittée au tour que cela prend.

Oh ! je le prévendrai. Mon bonheur le ramene ;

Et de ses procédés il va subir la peine.



SCENE V.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE *avec hauteur & ironie.*

**Q**UOI, si-tôt de retour ? Je ne l'esperois pas.  
Seriez-vous donc déjà digne de mes appas ?  
Jusques-là vous deviez éviter ma présence,  
Et c'étoit m'annoncer une assez longue absence.  
Voyons ; instruisez-moi de vos succès brillants.

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talens,  
Je venois.

JULIE.

Avouez, mon cher Monsieur Clitandre,  
Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.  
Avec ce froid bon sens que vous mettez à tout,  
Vous avez crû tantôt pousser mon cœur à bout ;  
M'inspirer du désir pour cette rare estime  
Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime.  
Le dessein étoit grand, & j'ai vraiment regret  
Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet.  
Mais souffrez de ma part cet avis salutaire  
Que sçavoir raisonner, ce n'est pas sçavoir plaire.

## C L I T A N D R E.

*bas.*

Son ton est bien changé ! qu'est-ce donc qui l'aigrit ?

*haut.*

Madame , c'est toujours ce que je me suis dit.

## J U L I E.

Quoi , vous vous seriez dit que par pur badinage ;  
 Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage ?  
 Que dans vos procédés toujours secs , souvent durs ,  
 Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs ?  
 Que de vos arguments l'énergie & la suite  
 M'a beaucoup amusée , & ne m'a pas séduite ?  
 Non ; malgré la raison & tout l'esprit qu'on a ,  
 On ne se dit jamais de ces vérités-là.  
 Moi , je vous les devois pour éclaircir votre ame ;  
 Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflâme ;  
 Et pour vous empêcher de carresser l'erreur  
 Qui pourroit vous flater d'avoir touché mon cœur.  
 Hé ! quoi , de l'embaras ? ...

## C L I T A N D R E.

Mon maintien vous abuse ;  
 Cette témérité dont ici l'on m'accuse....  
 N'est pas bien averée.

## J U L I E.

Oh ! niez , j'y consens.  
 Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prens.

E ij

CLITANDRE.

*bas.*

Elle m'accablera , songeons à nous deffendre.

*haut.*

Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre ?  
Hé ! non, je l'attendois : ce sont-là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux ?

CLITANDRE.

Le succès n'en fera pas heureux.

JULIE.

Vous croyez....

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures ,  
Ce courroux , ce dépit , sont toutes impostures....

JULIE.

Mais, Monsieur, je vous dis....

CLITANDRE.

Bon, bon ; ne feignez plus.

Et riez avec moi de vos efforts perdus.

Ne vous laissez-vous pas d'être toujours la même ?

Hé ! pour vous faire aimer, faut-il du stratagème ?

JULIE *outrée.*

Du stratagème ? ... Hé mais ... où donc en voyez vous ?

Non, jamais à tel point je ne fus en courroux.

Monsieur : soyez bien sûr que ruse, ni finesse,

Ne veut surprendre ici votre chere tendresse,

Que mes yeux, mon cœur, tout concourt à démentir.

Ce prétendu dessein de vous assujettir.  
M'entendez-vous, enfin.

CLITANDRE *tendrement.*

Dangereuse Julie,  
Combien par ce courroux vous êtes embellie !  
Combien sa véhémence ajoute à vos appas !

JULIE.

Je ne sçais où j'en suis.

CLITANDRE *soupirant.*

Non, vous ne m'aimez pas.  
Je ne viens point non plus pour me laisser séduire,  
Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, Monsieur ; qui vous en a chargé ?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé.  
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable.  
L'amour, vous le voyez, l'auroit rendu coupable ;  
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé ;  
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié.  
La mienne désormais sincère & de durée,  
Même en dépit de vous, vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service, Monsieur, dois-je à votre bonté ?

CLITANDRE.

Eraсте qui tantôt dans sa vivacité  
Vouloit de vos billets faire un fort sot usage,

E iij

Enfin par mes conseils est devenu plus sage.

JULIE.

Hé ! qu'en vouloit-il faire ?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE *effrayée.*

D'imprimer ! Ah ! Monsieur !

CLITANDRE *lui rendant un paquet de Lettres.*

Il s'est laissé calmer.

Les voici.

JULIE.

D'imprimer !

CLITANDRE.

Il vous écrit , je pense.

JULIE *ouvrant une Lettre séparée des autres.*

Voudroit-il excuser une telle impudence ?

*Elle lit.*

» Je ne sçai si vous remercerez beaucoup Clitandre  
» du prétendu service qu'il croit vous rendre , en m'em-  
» pêchant d'imprimer vos Lettres.

Quel monstre !

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE *continuant de lire.*

» Le public auroit sans doute applaudi à la légèreté de  
» votre stile , à l'agrément de vos expressions , & vous  
» auriez obtenu par mon moyen une célébrité rare &

» prompt , à laquelle vous semblez aspirer , & dont se  
 » maladressé vous prive encore pour quelque tems.

Les hommes sont affreux.

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux.  
 Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE, *les larmes aux yeux.*

Oh ! j'en suis bien certaine , & je vous rens justice :  
 On n'a point avec vous à craindre ces horreurs ;  
 Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame , y pensez-vous ?

JULIE.

Pour m'être trop livrée...

Ah ! Clitandre , un éclat m'auroit désespérée ,  
 J'en tremble encor. Comment pourai-je m'acquitter ?...

SCÈNE VII.

JULIE, LE MARQUIS, LA  
 PRÉSIDENTE, CLITANDRE,  
 UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS à la Présidente.

**M**ADAME , on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE *toujours gaiement & en  
 petite maitresse.*

Tu veux me résister ?

E iv

LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis....

LA PRÉSIDENTE *au Laquais.*

Hé! laissez-nous, de grace.

*à Julie.*

Avant de la gronder, il faut que je l'embrasse  
 Qu'elle est bien! quel éclat! quelle fleur de beauté!  
 Mais ma chère, il y faut joindre un peu de bonté:  
 Il est des procédés que l'on doit se défendre.  
 Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre;  
 J'en reçois les honneurs, je l'attens bonnement;  
 Et lui seul est admis dans votre appartement?  
 Vous vous en emparez sans le dire à personne?  
 Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne,  
 Vous attirez à vous ses soins & son amour;  
 Mais c'est-là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE.

Comment donc?

LE MARQUIS.

En effet, cela n'est pas honnête;  
 Car enfin, à quoi bon ces petits tête à tête?  
 Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir;  
 Mais Madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE.

Ch! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colere.

Clitandre est fort son maître.

## L E M A R Q U I S.

Oui, voilà le mystère.  
Quand on s'est assuré le succès de ses soins,  
On lui laisse le choix. Vous l'allez perdre au moins.

## L A P R É S I D E N T E.

Le perdre! y pensez-vous? Non, Marquis; la prudence  
Interdit à Madame ici la concurrence:  
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,  
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.  
Elle n'ignore pas que plus on me résiste  
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

## L E M A R Q U I S.

Oui, c'est comme il faut être. Ayons la fermeté  
De jouir pleinement de notre volonté.  
Ceder ce qui nous plaît, entre nous, c'est sottise.  
Mais cette liberté vous est aussi permise,  
Julie; il faut vouloir. Usez des mêmes loix.  
Allez-vous par foiblesse abandonner vos droits?  
Car vous pourriez avoir en dépit de Madame,  
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame:  
Clitandre vous plaît-il? Parlez, expliquez-vous;  
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

## L A P R É S I D E N T E.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

L E M A R Q U I S *affectant de la bonté.*

Voyez; à l'amiable.

E v

*riant.*

Arrangez-vous. Ceci va faire un bruit du diable.  
De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE *à part.*

Cette leçon est vive ; attendons-en l'effet.

JULIE *très sérieuse & piquée.*

Marquis, de vos bontés je suis reconnoissante ;  
Mais je n'en rendrai pas la suite intéressante,  
Soyez-en sûr. Madame, il ne tiendra qu'à vous  
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.  
Je jure, je promets de ne jamais prétendre  
Aux mêmes cœurs, sur qui vos droits pourront s'é-  
tendre :

De ma rivalité délivrée à jamais,  
Triomphez sans éclat, & donnez-moi la paix.

LE MARQUIS *à la Présidente.*

Elle est piquée au vif.

LA PRÉSIDENTE.

*Au Marquis.*

Oh ! tant mieux. Mais, Julie ;  
Je n'ai plus rien à dire ; & mon ame est ravie  
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor, je croi, sont foiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Hé ! quoi, n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble ?  
Même société tous les jours nous rassemble.

Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux ;  
 Nous courons allumer par tout les mêmes feux ;  
 » Il est vrai , plus que vous je me suis signalée  
 » De bien plus d'incidents je me suis démêlée.  
 » De mes nombreux succès tout Paris est instruit ,  
 » Et personne avant moi n'avoit fait tant de bruit ;  
 Mais pour vous distinguer de la même maniere  
 Quoi , ne courez-vous pas dans la même carrière ?  
 Cette rivalité pour les mêmes honneurs ,  
 Loin de nous diviser , doit réunir nos cœurs.

L E M A R Q U I S.

Hé ! sans doute. Après tout , quelle est la différence ?  
 Quoi , parce que Madame a pris un peu l'avance !  
 L'une est formée , & l'autre...

L A P R É S I D E N T E.

Oh ! nous la formerons.

Deux ou trois mois ; & puis nous nous ressemblerons.

J U L I E.

La chose étoit possible : en ce moment peut-être  
 Rien n'est plus éloigné.

L A P R É S I D E N T E.

Songez à disparaître.

à *Clitandre*.

Vous , dont j'admire ici les tranquilles façons ,  
 Vous avez , je le vois , besoin de mes leçons ?  
 On m'a de votre cœur engagé les prémices :  
 Je veux bien diriger vos feux encor novices.

E vj

Mes bontés, n'est-ce pas, surpassent votre espoir ?  
Venez donc, au Public il faut nous faire voir.

CLITANDRE.

Vous m'aimez donc beaucoup ?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi ? Si je vous aime ?

*Au Marquis.*

Que répondre à cela ? J'en ris, malgré moi-même.

LE MARQUIS *riant.*

Parbleu, la question est neuve, & me ravit :

Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit.

*à Clitandre.*

Oui, tu peux exiger beaucoup sans qu'on te blâme ;

Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE.

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut sur notre ton former votre entretien.

Ça, donnez-moi la main. Vous hésitez, je pense.

N'osez-vous de Madame enfreindre la défense ?

*Clitandre se presse de lui donner la main.*

ROSETTE *à la Présidente.*

Chloé veut vous parler, Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Et mais, vraiment ;

Il se fait tard, Marquis ; joignons-la promptement.

## LE MARQUIS.

Quoi, laisser seul ainsi cette pauvre Julie ?  
Sa Tante déceimment lui tiendra compagnie.

*La Présidente sort en riant beaucoup,  
& emmène Clitandre.*

## SCÈNE VII.

ROSETTE, JULIE.

JULIE.

**Q**UELLE femme ! quel front ! venir jusques chez  
moi,

Réclamer ? ... C'est un tour du Marquis, je le voi.

Mais Clitandre la suit ... seroit-il bien capable ? ...

Non, c'est lui faire tort : Clitandre est estimable..

*à Rosette.*

Suis-les ; je veux sçavoir la fin de tout ceci.

*Rosette sort.*

Oui, oui, son impudence aura mal réussi.

Eh ! qui seroit tenté d'une semblable femme ?

D'une femme qui vient sans pudeur ... je la blâme ;

Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit,

J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit.

Même ardeur de briller ; même fureur de plaire ;

De l'esprit, des talents, même emploi téméraire.

Ah ! quel bonheur pour moi d'avoir vû de si près

Le vice revêtir ses véritables traits !  
J'aurois pû ressembler à cet affreux modele !  
On auroit dit de moi , ce que je pense d'elle !  
J'en frissonne. Tout semble exprès se réunir  
Pour m'enseigner mes torts , ou bien pour les punir.  
Ces lettres , cet exemple , & Clitandre , & ma Tante...  
*à Rosette qui revient.*  
Hé bien donc ?

R O S E T T E.

Le Marquis , Chloé , la Présidente ;  
Sont à rire là-bas. Clitandre est déjà loin.

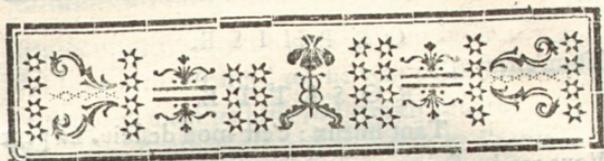
*Elle sort.*

J U L I E.

Son départ me console , & j'en avois besoin.  
Que dis-je ? Dans mon cœur je tremble de descendre ;  
Juste ciel ! que je crains d'y retrouver Clitandre !

*Fin du quatrième Acte.*





## ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.  
ORPHISE, ROSETTE.

ROSETTE.


 UI, Madame; en secret elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il suffit, je l'attens.

ROSETTE.

Je vais la consoler;  
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc?

ROSETTE.

Elle a? ... la fièvre, la migraine,  
Tout ce qu'on peut avoir ... la mort au fond du cœur.

O R P H I S E.

Tu m'effrayes.

R O S E T T E.

Tant mieux : c'est mon dessein. La peur  
 Vous rendra sûrement tendre , compatissante ,  
 Et nous voulons mourir , ou toucher notre Tante.

O R P H I S E.

Me toucher , ou mourir , quelle énigme est-ce-là ?

R O S E T T E.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

O R P H I S E.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée.

R O S E T T E.

Quelle nuit , juste ciel ! j'en suis épouvantée.  
 J'ignore d'où provient un si grand changement ,  
 Mais sa tête , son cœur , tout est en mouvement.  
 Depuis hier au soir je la plains , la console ,  
 Je n'en ai pû tirer une seule parole.  
 Elle , dont le babil appelloit le sommeil ,  
 Elle , dont la gaieté prévenoit le réveil ,  
 Qui songeoit , en riant , toute la matinée  
 Aux plaisirs qui devoient composer sa journée ;  
 Qui de trente billets partis dès le matin ,  
 Nous commentoit le texte ou plaisant , ou malin ;  
 Elle reçoit hier visite d'une amie ,  
 Un caprice la prend , & c'est une autre vie.  
 Le soir , on ne sort point : on se couche de nuit ;

Bientôt on se relève : on s'afflige sans bruit :  
 J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre.  
 Impitoyablement on biffe, on met en cendre  
 Des portes-feuilles entiers de chansons & d'écrits...  
 Médifans, mais divins. C'étoit de tout Paris  
 Une histoire charmante, un recueil d'anecdotes,  
 De détails... de portraits finis... avec des notes.  
*sanglotant.*

O R P H I S E.

Tu le regrettes fort ?

R O S E T T E.

Vraiment, il m'amusoit.

O R P H I S E.

Après.

R O S E T T E.

Je suis entrée ; elle écrivoit, lisoit,  
 Déchiroit, soupiroit : nommoit la Présidente...  
 » *L'indigne ! ...* disoit-elle. Et puis, *ma chere Tante*  
 » *Soyez heureuse.* Et puis rêvant profondément,  
 » *Il m'a désabusée, il fera mon tourment,*  
 » *N'y pensons plus, allons.* Témoin de ses allarmes,  
 J'ai vû de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes ;  
 Les autres en dedans retomboient sur son cœur.  
 Ah ! Madame ! c'étoit la plus belle douleur ?  
 La plus vraie ! ... un ensemble & si noble & si tendre,  
 Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre ;  
 Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaieté,  
 Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté :

Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire,  
Quiconque pleure ainsi devrait ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh bien, enfin ?

ROSETTE.

Enfin, elle a sans sourciller  
Contremandé marchande & peintre, & bijoutier ;  
Et ce qui met le comble à mes terreurs secrètes,  
Ah ! Madame ! elle veut ...

ORPHISE.

Quoi donc ?

ROSETTE.

Payer ses dettes,

Vous riez ? Croyez-moi, cet effort surhumain  
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.  
Encor J'attendois mieux d'un cœur comme le vôtre ;  
Mais non. Femme jamais n'en a sçu plaindre une autre.  
Je vais dire à Julie....

ORPHISE.

Oh ! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, Madame. Une Tante insulter à ses maux !  
La voici ; je lui vais ...

ORPHISE.

Non ; j'ai tort. Mais, Rosette ;  
Je vais la consoler, que rien ne t'inquiète.

*Rosette baise tristement la main  
à Julie, & sort.*

SCÈNE II.  
ORPHISE, JULIE.

ORPHISE.

C'Est un miracle au moins, de te voir si matin:  
Qu'est-ce ? tu n'as pas pris encor ton air mutin ?  
D'une mauvaise nuit j'aperçois quelques traces.  
Hé si donc ! Hâte-toi de rappeler les graces.  
J'ai fort heureusement de quoi te dissiper,  
Tes bons amis ce soir t'attendent à souper :  
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,  
Dont notre Présidente est, dit-on, l'héroïne,  
T'amusera beaucoup, on m'assure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là.

ORPHISE.

Pourquoi donc ? hier encor n'étiez vous pas amis ?  
Quelque rivalité vous aura désunies,  
Tu l'éclipses par-tout ; on te cherche, on la fuit,  
Tes succès dans le monde ont fait un si grand bruit...

JULIE.

Hé ! voilà justement ce qui me désespère :

C'est ce bruit , cet éclat que je ne veux plus faire ;  
 Ce fracas indécent , phantôme du bonheur ,  
 Qu'une femme toujours paye de son honneur.

O R P H I S E.

Ma nièce , quels discours ?

J U L I E.

Ah ! mon cœur les prononce :

Je reconnois enfin mes erreurs , j'y renonce ;  
 Ne me parlez donc plus de ces sociétés ,  
 De ce ramas confus d'esprits , de cœurs gâtés ,  
 De ces hommes sans frein , de ces femmes flétries ,  
 A la honte , aux éclats , aux vices aguerries ,  
 Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil ;  
 En poussant tous les cœurs contre le même écueil :  
 L'abîme de trop près vient d'effrayer ma vue ;  
 Je laisse s'y plonger leur brillante cohue ;  
 Oublions le passé qui me force à rougir ,  
 L'avenir est à moi , je sçaurai l'annoblir.

O R P H I S E.

Ma nièce , ton dépit m'étonne , je l'avoüe :  
 Tes nouveaux sentimens méritent qu'on les loüe ;  
 Mais combien tiendront-ils ? un chagrin passager  
 T'inspire pour un tems ce courage étranger :  
 Crois-moi , n'affiche point cette réforme austere ,  
 Bien-tôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

J U L I E.

Non , ma tante , jamais.

O R P H I S E.

Si cette émotion

Du moins étoit l'effet de quelque passion :  
Si quelqu'amour secret , sincere & véritable  
Suppléoit cette vie éclatante , agréable ;  
Je dirois , pourquoi non ? Son cœur s'est arrangé :  
Une plus douce erreur l'occupe , & l'a changé.  
Car la raison ne peut , d'un cœur tel que le vôtre ,  
Chasser une folie enfin que par une autre :  
Mais bien loin que l'amour.... Comment donc tu  
rougis ?

Acheve : tes secrets sont à moitié trahis.

J U L I E.

Hé bien..... Il est trop vrai.

O R P H I S E.

Tu me vois transportée :

Quoi , tout de bon ? ... Oh oui , ton ame est agitée.  
Julie ! Ah quel bonheur ! nous allons toutes deux ,  
Dans le sein de l'himen passer des jours heureux ;  
*malignement.*

Pourquoi , lorsque du mien je t'ai fait confidence ;  
Sur le tien hier au soir observer le silence ?  
Ta malice toujours veut jouir de ses droits ;

118 LA COQUETTE CORRIGÉE,

N'importe du bon cœur, j'applaudis à ton choix.  
Quel est-il? dis-moi donc.... Tu te tais... ma  
surprise....

JULIE.

Oh, mon aimable tante! Oh respectable Orphise!  
Votre bonté m'accable, & ma confusion  
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE *très-tendrement.*

Non, tu ne connois pas encor, ma chere nièce,  
Jusqu'ouï s'étend pour toi cet excès de tendresse:  
Le sang & l'amitié réunis dans mon cœur  
N'ont jamais eu d'objet plus cher que ton bonheur.  
De tous mes sentimens je te croyois plus sûre;  
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure,  
Et si mon zèle ardent ne peut la soulager,  
Ma chere enfant, du moins je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez, ç'en est trop: le remord me surmonte,  
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte:  
Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,  
Par un sincere aveu je dois les expier.  
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre?  
J'aime... Puis-je le dire?... Oui... J'adore  
Clitandre.

ORPHISE *souriant.*

Clitandre ? ... Oh ! doucement, ma nièce, entendons-nous :

On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.  
Je tremble cependant ; vous êtes jeune , aimable . . .

JULIE.

Apprenez envers vous combien je suis coupable.  
Si vous sçaviez comment , par d'indignes efforts ,  
J'ai taché d'échauffer pour moi tous les transports ,  
Combien de mes desirs l'orgueilleuse foiblesse ,  
Pour vous voler son cœur , a déployé d'adresse !  
A combien de détours j'ai pû me rabbaïffer ,  
Pour entrer dans son ame & pour vous en chasser ?  
Aujourd'hui j'en rougis . . . Hier , vous le dirai-je ?  
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piège.  
J'habillois mon forfait de brillantes couleurs,  
Ma malice , en riant, vous préparoit des pleurs.  
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages :  
C'est faire à la raison de trop cruels outrages ;  
Mes yeux se sont ouverts , vous devez me haïr :  
Daignez me pardonner , & laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi , te cacher ? me fuir ? Non , ma chere Julie ,  
Non , & c'est tout de bon que je suis ton amie :

D'abord , quitte cet air lugubre , chagrinant ,  
 Et comme tu disois , traitons ceci gayement ;  
 Premièrement il faut entretenir Clitandre :  
 Peut-être contre toi n'a-t-il pû se défendre ;  
 Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur  
 A faire son supplice , & faire mon malheur.

JULIE.

Qui , moi , vous disputer ?

ORPHISE.

Hé ! laissons ce scrupule ,  
 Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non. Soyez moins crédule ,  
 Il vous estime tant ! . . . .

ORPHISE.

Vraiment , je le crois bien.  
 Mais pour sçavoir s'il m'aime , il n'est qu'un sûr moyen ;  
 Le voici. Je prétends , j'exige & je t'ordonne  
 D'offrir à ton Amant ton cœur & ta personne ;  
 De tenter , d'épuiser sans crainte , sans remords ,  
 Pour l'attacher à toi , les plus pressans efforts ;  
 S'il résiste , mon cœur se livre à sa tendresse ;  
 S'il cède , hé bien , je fais le bonheur de ma nièce.

JULIE.

Vous voulez que moi-même ? . . .

ORPHISE.

ORPHISE.

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE.

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste, voici le tems d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse:

---

---

SCENE III.

CLITANDRE, ORPHISE, JULIE.

ORPHISE à *Clitandre*.

**V**ous nous voyez ici dans un grand embarras ;  
*Elle la tire.*

Ma nièce voudroit .. Non, je ne lui dirai pas.  
Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle :

F

En vérité... Je crois qu'il s'est fait un miracle :  
Ma nièce a du chagrin , son cœur gros de soupirs ,  
Renferme obstinément : je ne sçai quels desirs ...

*à Julie.*

Parle , n'est-il pas propre à cette confiance ?

*à Clitandre.*

Oh ! oui ... Pour l'obtenir employez la prudence ;  
Son bonheur & le vôtre , & sûrement le mien ...  
Je vous laisse. Sur-tout ne vous gênez en rien,

JULIE *bas.*

Vous sortez ?

ORPHISE.

Oui vraiment.

JULIE *bas.*

Ma tante.

ORPHISE.

Adieu , Julie,

*bas à Clitandre.*

Clitandre , parlez-lui doucement , je vous prie.



## SCÈNE IV.

CLITANDRE, JULIE.

CLITANDRE.

**E**lle se divertit.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise, en m'annonçant ici votre embarras,  
Semble me donner droit d'en apprendre la cause:  
Si la discrétion que l'amitié m'impose,  
Si d'un vif intérêt, la pureté, l'ardeur  
Peuvent vous rassurer; ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout, répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi?

JULIE.

Je veux sçavoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.  
Si pour sçavoir le vôtre, il faut être indiscret  
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non. Mais avouez-moi que vous aimez ma tante.

F ij

CLITANDRE.

Oui, Madame, beaucoup.

JULIE.

C'en est assez. Adieu?

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez vous, Madame, à cet aveu?

Quoi, suivant la façon dont vous l'avez jugée,

Pour avoir des amis est-elle trop âgée?

JULIE.

Ah! de grace, oubliez des travers &amp; des torts,

Dont je ne puis assez vous montrer de remords.

Coupable trop long-tems quand, je cesse de l'être,

Que je cesse à vos yeux du moins de le paroître.

J'aime Orphise. Mon cœur humilié, confus,

Admirant sa conduite, enviant ses vertus,

Soutiendrait, je le sçai, fort mal sa concurrence.

Elle est digne de vous; foyez sa récompense,

Payez-la des bontés, des tendres sentimens

Qu'elle opposa toujours à mes égaremens,

Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime,

Que je ne puis ici vous révéler sans crime;

Seule, puis-je acquitter tant de soins généreux?

Joignez mon cœur au vôtre, &amp; portez-lui nos vœux.

CLITANDRE.

Sçavez-vous que c'est-là du sentiment, Madame?

Etendrait-il enfin son pouvoir sur votre ame?

Si je n'étois instruit, je croirois bonnement....

## JULIE.

Quoi ! vous m'accuseriez d'un vain déguisement ?  
 Vous, Clitandre ? Ah ! du moins quand la vertu m'anime,  
 Pour prix de mes efforts , donnez-moi votre estime :  
 Mon cœur ne connoit plus ni la ruse , ni l'art ,  
 A ce grand changement peut-être avez-vous part . . . ?  
 Peut-être je vous dois ce rayon de lumiere,  
 Dont l'éclat imprévu vous étonne & m'éclaire ;  
 Et contre les soupçons que vous osez garder ,  
 Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE *étonné.*

Julie ! à la raison vous vous seriez rendue !  
 Non : vous ne feignez point & votre ame est émue.  
 Ces sentimens , ces tons d'intérêt , d'amitié ;  
 Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié.  
 Voilà les qualités , les graces séduisantes ,  
 Qu'hier je préférois à vos graces brillantes :  
 C'est en les unissant toutes pour vous parer ,  
 Qu'à regner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer.

## JULIE.

*soupirant.*

Quoi ! si j'avois été . . . ce que je m'en vais être ;  
 Si la raison plutôt dans mon cœur eût pû naître ,  
 Et si , telle qu'Orphise , & modeste , & sans art ,  
 J'eusse fui des erreurs , que je connois trop tard ;  
 Quoi ! seule , sans apprêt , dans cet état paisible ,  
 J'aurois pû me flatter de vous rendre sensible ?

F iij

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie ? Ah mon cœur tout entier...

JULIE *très-agitée & très-attendrie.*

Clitandre... C'est assez. J'ose ici vous prier

D'oublier à jamais qu'il fût une Julie.

Quoi, j'aurois pu toucher !... Ah je suis trop punie.

Cher Clitandre...

CLITANDRE.

Julie !

JULIE.

Il n'est plus tems... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

JULIE.

Oubliez... Un indiscret avec.

CLITANDRE *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds, non l'amour le plus tendre...

JULIE.

Aurois-je eu le malheur de vous toucher Clitandre ?

Orphise vous perdrait ! quel prix de ses bontés !

CLITANDRE.

Orphise vous dira...

JULIE.

Levez-vous ?

CLITANDRE.

Arrêtez ?

JULIE.

Ne la voyez-vous pas ?

## SCÈNE V.

CLITANDRE , ORPHISE , JULIE.

ORPHISE *vivement & attendrie.*

**E**MBRASSE-MOI , ma Nièce.  
 Oui , je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Hé ! ma Tante , il se trompe , &amp; son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remord superflu.  
 Notre amour , notre hymen , à qui par grandeur d'ame,  
 Tu veux sacrifier ton bonheur & ta flâme ,  
 N'étoient qu'un piège adroit , qu'un appas séducteur  
 Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur.  
 Sure , qu'en présentant le mérite à ta vue ,  
 Ce monde , où tu nâgeois , qui t'a longtems déçûe ,  
 Te paroîtroit bientôt ce qu'il est en effet ,  
 Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise ! est-il bien vrai ? Je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE.

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire ;  
 Si malgré vos erreurs mon cœur étoit à vous ,  
 Jugez de ses transports dans un moment si doux.

JULIE *embrassant Orphise.*

Quoi , de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage !  
 Et je puis sans remords en goûter l'avantage !

Que de biens je vous dois! vous, mon cher bienfaicteur,  
Je vous dois ma raison, mes plaisirs, & mon cœur.

SCENE VI. & dernière.

ROSETTE, CLITANDRE ;  
JULIE, ORPHISE.

**M**ADAME *à Julie.*  
ADAME, en ce moment Chloé, Cécile, Hortense,  
Le Comte, le Marquis, & bien d'autres, je pense ;  
Car trois carrosses pleins sont arrêtés là-bas,  
S'empressent de sçavoir si l'on ne vous voit pas.  
La joie éclatte au loin parmi leur assemblée :  
Mais à ce que je vois, Madame est consolée.

JULIE.

Pour la dernière fois je veux les recevoir,  
Et solennellement renoncer à les voir.  
Il m'importe fort peu que leur langue s'exerce :  
Ils m'égaroient ; l'honneur m'interdit leur commerce,  
Et puisse mon exemple attirer tous les cœurs  
Que ce monde perfide enchaîne à ses erreurs !

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *La Coquette corrigée*, & je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 30 Nov. 1756. CRÉBILLON.

Le Privilège & l'enregistrement se trouvent à la fin du Choix de Pièces du même Théâtre.

---

---

## RECUEIL

*De Nouvelles Pièces de Théâtre imprimées depuis  
1747 jusqu'à ce jour.*

*Du Théâtre François.*

De M. DE VOLTAIRE.

**A**lzire, Tragédie, in-8<sup>o</sup>.

Zaire, Tragédie.

Mahomet, Tragédie.

La Mort de César, Tragédie.

Hérode & Mariamne, Tragédie.

Le Magnifique, Comédie, de la Morre.

La double Extravagance, Comédie

Benjamin, ou la reconnoissance de Joseph, Tragédie.

Alexandre, Tragédie nouvelle.

Les Hommes, Comédie-Ballet.

De M. PIRON, & autres Auteurs. in-12.

L'École des Peres, Comédie.

Calisthène, Tragédie.

Les Courses de Tempé, Pastorale.

Gustave, Tragédie.

La Métromanie, Comédie.

Fernand Cortès, Tragédie.

Les Souhairs, Comédie.

Vanda, Reine de Pologne, Tragédie.

Le Plaisir, Comédie avec un Divertissement.

La Colonie, Comédie.

Caliste, ou la belle Pénitente, Tragédie.

Cénie, Pièce Dramatique en 5 Actes.

Le Valet Maître, Comédie.

Varon, Tragédie.

La Métempichose, Comédie.

Les Engagemens indiscrets, Comédie.

Les Adieux du Goût, Comédie.

- Les Tuteurs , Comédie.  
 Mérope , Tragédie.  
 La Folie & l'Amour.  
 La Gageure de Village , Comédie.  
 La Coquette corrigée , Comédie , 1757.

DU THÉÂTRE ITALIEN.

De M. de Boissy , & autres Auteurs.

- Le Retour de la Paix , Comédie.  
 Le Prix du Silence , Comédie.  
 La Frivolité , Comédie.  
 L'Amante ingénieuse , Comédie.  
 L'Héritier généreux , Comédie.  
 Le Philosophe dupe de l'Amour.  
 Les Veuves , Comédie.  
 Le Miroir , Comédie.  
 Le Bacha de Smirne , Comédie.  
 Les parfaits Amans , Comédie.  
 La Mort de Bucephale.  
 L'Année Merveilleuse , Comédie.  
 Alceste , Divertissement.  
 Les Femmes , Comédie-Ballet.  
 Brioché , Parodie.  
 L'Amant déguisé , Parodie.  
 Le Prix des Talens , Parodie.  
 Les Jumeaux , Parodie.  
 La Pipée , Comédie.  
 Musique de la Pipée.

De M. de Voisenon , & autres.

- Les Mariages assortis , Comédie.  
 La Coquette fixée , Comédie.  
 Le Réveil de Thalie , Comédie.  
 L'École du monde , Comédie.  
 Le Retour de l'Ombre de Molière , Comédie.  
 La Fausse Prévention , Comédie.  
 La Partie de Campagne , Comédie.  
 La Gageure , Comédie.  
 Les Petits-Maîtres , Comédie.

- Le Provincial à Paris , Comédie.  
 La Feinte supposée , Comédie.  
 La Fausse Inconstance , Comédie.  
 Le Retour du Goût , Comédie.  
 Les Lacédémoniennes , Comédie.  
 Le prix de la Beauté.  
 La Campagne , Comédie.  
 L'Epouse suivante , Comédie.  
 Les Fêtes Parisiennes , Comédie.

*Ouvrages de M. VADÉ.*

- La Pipe cassé , Poëme.  
 Les quatre Bouquets Poissards.  
 Les Lettres de la Grenouilliere.

*Opera-Comiques depuis 1752 , du même Auteur.*

- La Fileuse , *Parodie.*  
 Le Poirier.  
 Le Bouquet du ROI.  
 Le Suffisant.  
 Les Troqueurs & le Rien , *Parodie.*  
 Airs choisis des Troqueurs.  
 Le Recueil des Chansons avec la Musique.  
 Le Trompeur Trompé.  
 Il étoit tems , *Parodie.*  
 La nouvelle Bastienne.

*Le Divertissement de la Fontaine de Jouyence.*

- Les Troyennes de Champagne.  
 Jérôme & Fanchonnette , *Pastorale.*  
 Les trois Complimens de la Clôture.  
 Le Confident heureux.  
 Fôlette ou l'enfant gâté.  
 Nicaise , Opera-Comique.  
 Les Racoleurs , Opera-Comique.

*De M. FAVART & autres Auteurs.*

- L'Amour au Village.  
 Les jeunes Mariés.  
 Les Nymphes de Diane , avec la Musique.  
 L'Amour Impromptu , *Parodie.*  
 Le Mariage par escalade , Opera-Comique.



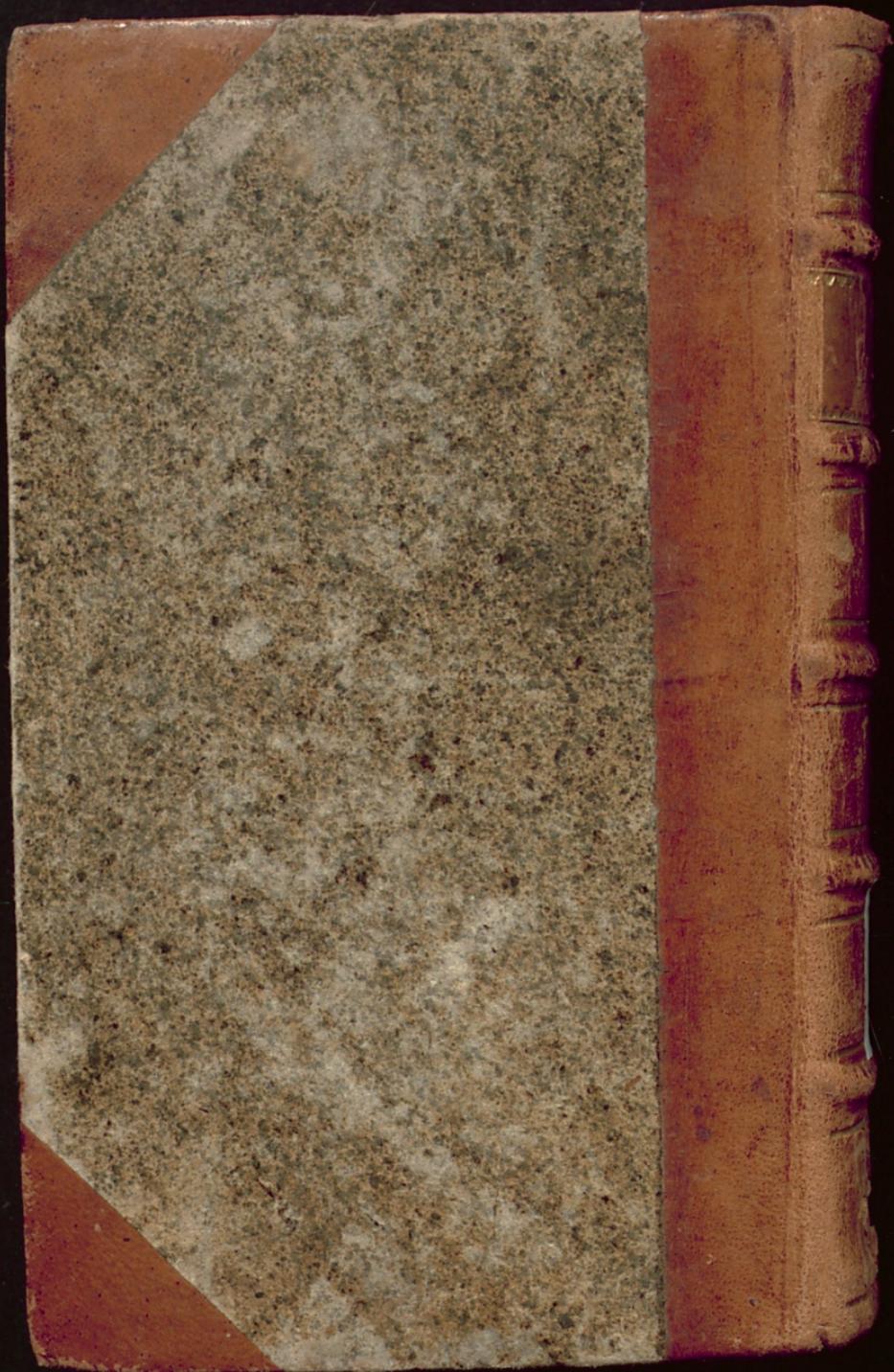
- La Magie inutile.  
 L'heureux accord.  
 L'Heureux Événement.  
 Le Retour favorable.  
 La Rose, ou les Fêtes de l'Hymen.  
 Le Miroir magique.  
 Le Rossignol, avec la Musique.  
 Le Monde Renversé.  
 Le Calendrier des Vieillards.  
 La Coupe Enchantée.  
 Les Filles.  
 Le Plaisir & l'Innocence.  
 Les Boulevards.  
 L'École des Tuteurs.  
 Zéphire & Flore.  
 Bertholde à la Ville.  
 La Peruvienne.  
 Le Chinois poli en France.  
 Les Fra-Maçonnés.  
 L'Impromptu des Harangeres.  
 La Bohémienne, Parodie, avec la Musique.  
 Les Amans Trompés, Opera-Comique.  
 Les Amours Greenadiers.  
 Le Troque, Parodie des Troqueurs, avec toute  
 la Musique. 3 l. 12 f.
- Choix de Pièces plaisantes représentées sur differens  
 Théâtres Bourgeois.*
- L'Eunuque, Comédie. in-8°.
- Agathe, ou la chaste Princesse, Comédie.
- Sirop-au-cul, Tragédie.
- Le Pot-de-Chambre cassé, Tragédie pour rire, &c.
- Madame Engueuele, Parade.
- Les deux Biscuits, Tragédie.
- Le Marchand de Londres, Tragédie bourgeoise. in-12.
- Momus Philosophe, Comédie.
- L'Electre d'Euripide, Tragédie.
- Abaillard & Héloïse, Pièce Dramatique.
- L'Orphelin, Tragédie Chinoise, traduite avec un Essai  
 sur le Théâtre Chinois.
- La Mahonoïse, Comédie.

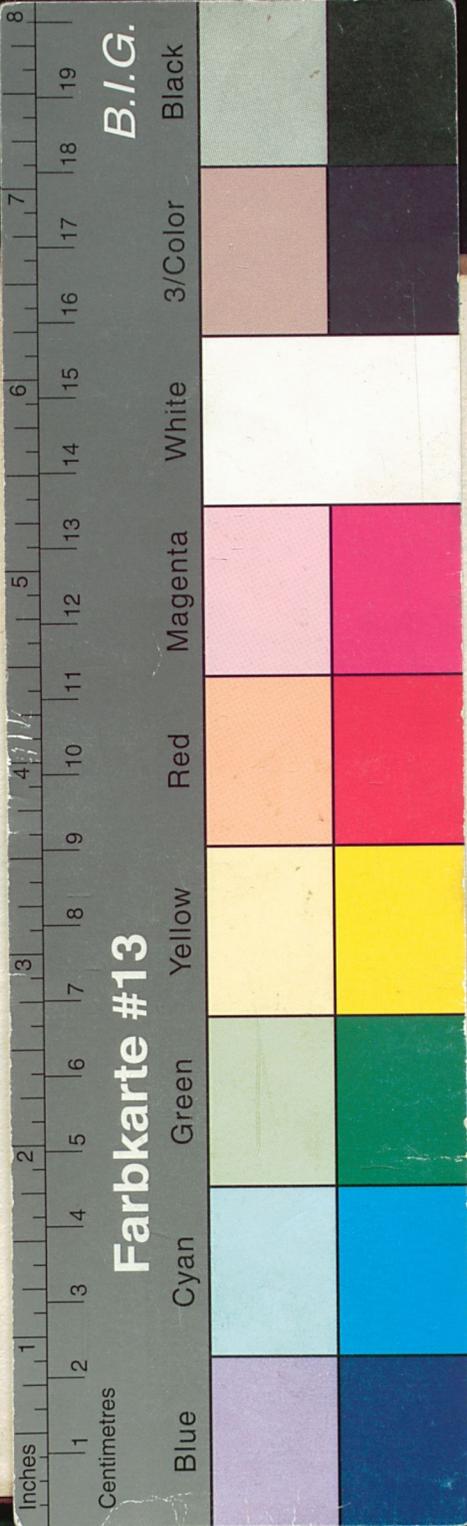
5  
AB: 154627

X2589 289

De 3909<sup>y</sup>

W17 = 00





**LA COQUETTE  
CORRIGÉE,  
COMÉDIE**

EN CINQ ACTES EN VERS.

Par M. DELANOUE.

*Représentée pour la première fois sur le Théâtre  
de la Comédie Française le lundi 23 février 1756.  
Reprise le 29 Novembre de la même année.*

---

Le prix est de 30 sols.

---



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques,  
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît,  
au Temple du Goût.

---

M. DCC. LVII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*